

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

PRINTEMPS 1928

CAHIER XV

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

T.-S. ELIOT

PERCH' IO NON SPERO...

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN DE MENASCE

ANDRÉ SUARÈS

VALEURS

PAUL VALÉRY

PRÉFACE AU LIVRE D'UN CHINOIS

CHENG-TCHENG

MA MÈRE

RICARDO GÜIRALDES

POÈMES SOLITAIRES

TRADUITS DE L'ESPAGNOL PAR VALÉRY LARBAUD

VALÉRY LARBAUD

DEUX ARTISTES LYRIQUES

JULES SUPERVIELLE

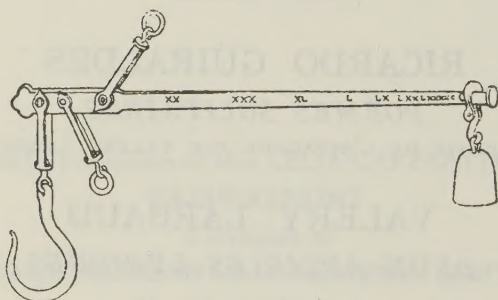
LA PAMPA AUX YEUX CLOS

LÉON-PAUL FARGUE

BRUITS DE CAFÉ

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N° 2105



PERCH' IO NON SPERO...

*Because I do not hope to turn again
Because I do not hope
Because I do not hope to turn
Desiring this man's gift and that man's scope
I no longer strive to strive towards such things
(Why should the aged eagle stretch its wings ?)
Why should I mourn
The vanished power of the usual reign ?*

*Because I do not hope to know again
The infirm glory of the positive hour
Because I do not think
Because I know I shall not know
The one veritable transitory power
Because I cannot drink
There, where trees flower, and springs flow, for there
[is nothing again*

*Et puisqu'il n'est plus rien qui me soit un retour
Et puisqu'il n'est plus rien
Et puisqu'il ne m'est rien désormais d'émuler
Tel homme en sa vertu, tel autre en sa grandeur
Je ne désire plus m'efforcer vers ces choses
(Pourquoi l'aigle vieilli déploierait-il ses ailes?)
Et pourquoi déplorer
L'empire disparu du règne habituel?*

*Et puisqu'il n'est plus rien qui m'invite à revoir
La débile splendeur de l'heure affirmative
Et puisque je ne pense point
Et puisque je sais bien ne posséder jamais
La seule véridique et fugace puissance
Et puisque je ne boirai pas
Au lieu des arbres fleurissants et des fontaines jaillis-
[santes
Puisqu'on ne revient plus*

*Because I know that time is always time
And place is always and only place
And what is actual is actual only for one time
And only for one place
I rejoice that things are as they are and
I renounce the blessed face
And renounce the voice
Because I cannot hope to turn again*

*Consequently I rejoice, having to construct something
Upon which to rejoice*

*And pray to God to have mercy upon us
And I pray that I may forget
These matters that with myself I too much discuss
Too much explain
Because I do not hope to turn again
Let these words answer
For what is done, not to be done again
May the judgment not be too heavy upon us*

*Et puisque je connais que le temps n'est que temps
Que le lieu n'est jamais et toujours que le lieu
L'actuel, actuel en un seul temps
Actuel en un seul lieu
J'exulte de ce que les choses sont ce qu'elles sont et
Je renonce au visage béni
Et renonce à la voix
Et puisqu'il n'est plus rien qui me soit un retour
Voici donc que j'exulte d'avoir à composer
L'objet de mon exultation*

*Et Dieu nous donne d'avoir de nous miséricorde
Et je prie qu'il me soit donné d'oublier
Cela que trop longtemps je débats en moi-même
Que je m'explique trop longtemps
Et puisqu'il n'est plus rien qui me soit un retour
Ces mots se portent répondants
Sur ce qui a été fait pour n'être plus refait
Que la sentence ne nous soit pas trop lourde*

*Because these wings are no longer wings to fly
But merely vans to beat the air
The air which is now thoroughly small and dry
Smaller and dryer than the will
Teach us to care and not to care
Teach us to sit still.*

*Pray for us sinners now and at the hour of our death
Pray for us sinners now and at the hour of our death.*

T. S. ELIOT.

*Et puisque ces ailes ne sont plus ailes qui volent
Mais vanes qui battent l'air
Cet air si parfaitement sec et plat désormais
Plus plat que la volonté et plus sec :
Enseignez-nous le don et l'abandon
Enseignez-nous la Paix.*

*Priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure
[de notre mort.
Priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à
l'heure de notre mort.*

T. S. ELIOT.

Traduit par JEAN DE MENASCE.

VALEURS

I

SPINOSA ET BOSSUET

Un hasard malin me fait lire, le même jour, trois lettres de Spinoza et quelques pages du *Discours sur l'Histoire Universelle*.

Il y a bien de l'artifice dans le jeu logique de Spinoza. Là où Spinoza est incomparable et fort au-dessus de tout son siècle, c'est quand il ose penser librement sur les sujets interdits. La lettre à Burgh (*LXXIV des op. posthum.*) est un monument sans prix à cette date. En général, il est plus circonspect : le terme « Dieu », dont il se sert sans cesse, crée une continuelle et solide équivoque.

Un certain Albert Brugh, naguère son disciple et des plus zélés, au cours d'un voyage en Italie, quitta la religion réformée pour la catholique. C'est de Rome même, néophyte, qu'il eut l'idée d'écrire à Spinoza,

pour le convertir à son tour : le jeune sot n'y met aucune retenue, aucune prudence : il prêche son maître, d'un ton outrecuidant ; il l'enseigne, il l'objurgue avec une espèce de condescendance où, sans doute, il faut deviner le sentiment de la supériorité qu'un bourgeois batave se connaît fatalement sur un humble philosophe d'origine juive. Comme tant d'autres qui ne sont pas tous de la Frise, ce Frison est plein de goût. Spinoza lui répond, fort peu de temps avant sa mort. Il parle avec une liberté admirable, et le sens le plus droit, de la foi chrétienne ; il rend justice à l'Eglise. On dirait même qu'il loue le jeune sot d'avoir quitté la philosophie pour la religion : sans le déclarer expressément, Spinoza semble juger qu'en rentrant dans le dogme d'une Eglise, le néophyte a pris et donné l'exacte mesure de son esprit. Il ne lui reproche que son intolérance et sa sottise fanatique. Dans le calme de cette lettre, et sous le ton tranquille, on perçoit une violence bien rare chez Spinoza, et une sorte de feu glacé. Il n'accepte pas d'être catéchisé par ce nigaud, qui l'accuse tout de bon d'être séduit par le diable : « Vous

avez donc tout à fait perdu le sens, bon jeune homme ? » lui dit-il ; « vous ne pouvez donner aucune raison de votre foi. » A vous en croire, « ceux qui ne pensent pas comme vous sont séduits et trompés par le prince des rebelles. Mais tous ceux qui ne sont pas de l'Eglise romaine diront de leur Eglise ce que vous dites de la vôtre, avec autant de droit que vous. » Et encore : « Ne méconnaissez pas la raison que Dieu a mise en vous ; et vous y tenez fortement, si vous ne voulez pas descendre au rang des brutes. »

*
* *

Tous les dogmes dont ce Burgh s'est nourri à Rome, pour Spinoza, sont des « énormités : on pourrait encore les tolérer, si vous adoriez un Dieu éternel et infini. Mais non : votre Dieu, c'est celui que Chastillon faisait manger impunément à ses chevaux. Et c'est vous qui déplorez mon aveuglement ! c'est vous qui ne voyez que chimères dans ma philosophie, dont vous ne savez pas le premier mot ! » D'ailleurs, Spinoza

connaît bien le pouvoir de Rome sur les cœurs, et quelle est la vertu politique du catholicisme, pour conquérir les âmes, les satisfaire et les retenir : il ne l'admire peut-être pas ; mais il ne l'ignore point : « Je ne sais pas d'Eglise mieux faite pour tromper le peuple et asservir les hommes, si ce n'est la mahométane, qui passe de loin la romaine à cet égard. » Il a tort, sans doute ; mais la grandeur n'est pas médiocre, ni le courage de penser ainsi en seize cent soixante-quinze. Et il ose déclarer : « La peur de l'enfer est le principe de toute superstition. »

*
* *

Spinosà, né stoïque, vit dans le temple de l'immanence et s'y trouve bien ; les stoïciens le deviennent et se mettent sous le portique. Ils sont donc bien moins aisés et plus tendus. Le primat de la raison aidant, Spinosà se sent égal ou supérieur à toute offense : il ne brave pas les puissance, il a le moyen de les réduire, en acte et en esprit, en lui-même et dans le

monde, dans la réflexion solitaire comme dans la conduite. Un Spinosas est à soi seul sa propre Providence. Toute l'*Ethique* conclut à persuader l'homme que la béatitude consiste à se savoir Dieu.

La lettre de Spinosas est d'une ironie puissante et magnifique. Elle ne s'adresse pas seulement au disciple sot, mais à tous les disciples : sans doute, parce que tout disciple est un sot. Elle est olympienne par la rapidité et le poids. Elle tombe comme la foudre sur l'éternel ambigu des théologiens et leur fatale duplicité : ils s'occupent toujours de régler, point par point, jusque dans le dernier détail, la nature et l'essence d'un objet soustrait à toute connaissance, qui n'existe pas pour la raison ou qui n'a jamais moins existé que dans leurs preuves. Bref, ils rédigent cent mille Traités du Civet de Lièvre : mais de lièvre, point. Et quand on pense qu'ils se servent du tonnerre pour faire leur cuisine, on a bonne envie de leur rire au nez. « Le dogme de l'incarnation, » fait-il, « me semble aussi absurde qu'un carré rond ou un cercle carré. » Du reste, cette foudre de Spinosas est à son image : blanche, rectiligne

et d'un jet glacial. (La glace brûle.) Spinoso est le Jupiter d'une arche de cristal, et son Olympe a nom la Maison d'Euclide.

*
* *

Il y a une sainteté de l'esprit : c'est la clarté. Et d'autant plus qu'on n'y atteint jamais. Ou du moins, le saint ne croit jamais y pouvoir atteindre : il se critique sans cesse, et ne laisse rien passer, rien qui lui soit commode, ou facile, ou qu'il désire. Voir clair en tout, et d'abord en soi, et comme on pense dans tout ce qu'on pense. Ne point souffrir la duperie de sa propre pensée. Le saint de l'esprit, rien ne peut le satisfaire : il faut toujours qu'il cherche : car toutes les définitions sont imparfaites.

*
* *

VANITÉ DE BOSSUET.

La magnifique éloquence ne se suffit pas à elle seule : il faut encore voir à ce qu'elle chante. La phrase

admirable de Bossuet périt par le vide qu'elle enveloppe, comme l'admirable alexandrin de Victor Hugo.

Bossuet a toujours tort. Il a tort contre Molière. Il a tort contre Cromwell. Il a tort contre Lulli et contre Richard Simon. Il a tort contre le pape. Il a tort contre le Syllabus à venir. Il a tort contre Malebranche. Et contre Spinoza, il est puéril : Goethe dirait ridicule. La théologie de 1650 nous est aussi étrangère que la religion humanitaire de 1848. Mannequins pleins de son ; et peu importe qu'on les couvre d'une pourpre royale, constellée de pierres précieuses : tout est poussière là-dessous.

Ceux qui vantent le plus Bossuet : ils ne comprennent même pas sa langue. Il y en a un qui prend les *Variations* pour l'évolution de la théologie protestante. Bossuet entend infirmer la Réforme, en opposant aux variations individuelles des protestants l'unité, la certitude et la suite du dogme catholique. Et il ne se trompe pas, ici : la Réforme est le christianisme de l'individu ; Rome, le christianisme de l'Etat catholique.

Rien n'est plus étranger au grand siècle que l'idée d'évolution, dans tous les ordres.

*
* * *

Théologie, morale, politique, tout au xvii^e siècle dépend du Concile de Trente : il y a eu, en France, une Réforme catholique aussi profonde que l'autre. Bref, la religion a tout bridé et tout borné. Si la France avait pu échapper à l'une et l'autre réforme, le xvii^e siècle eût été le plus grand des siècles, un siècle grec enté sur le sentiment chrétien. La religion a mis partout les fers à la liberté païenne. Descartes était bien digne d'être à la fois le nouveau Socrate et le nouvel Aristote, comme il était le nouvel Euclide. La religion du Concile l'enchaîne, dans sa vie et dans ses œuvres. De là que tout son système religieux sonne si faux, et sent la contrainte : celle qu'il subit et celle qu'il s'impose. De quoi Spinoza se délivre tout naturellement ; mais ce puissant esprit n'a pas les autres puissances de Descartes, le grand Descartes, le Père la Pensée : la

physique, la mathématique, la médecine et toutes les sciences.

Pour la pensée, Saint Thomas et Bossuet sont aussi morts l'un que l'autre. Reste à Bossuet la splendeur du langage, la poésie du lieu commun et la magnifique éloquence. Mais sa physique, sa philosophie, son histoire, son exégèse ne sont plus rien du tout. Il n'est pas plus présent que Cicéron, peut-être moins. D'ailleurs, le plus éloquent des hommes. Il est au dix-septième siècle ce que Victor Hugo est au dix-neuvième, le répertoire de tous les lieux communs de son temps. La période de l'un vaut l'alexandrin de l'autre. La langue des *Sermons* est pourtant plus belle que celle de *l'Homme qui Rit*, et qui prophétise. Et le siècle de Louis XIV est beaucoup plus solide, beaucoup plus ferme, et bien moins étendu que le siècle de Napoléon.

*
* *

Spinoza, perçant et calme, a ruiné la Bible en tant que livre sacré (1). Toute l'exégèse, depuis, n'a fait que

(1) *Traité Théolog. Politiq.*, ch. VII, VIII et IX.

donner les preuves de sa critique. L'Écriture Sainte n'est qu'un écrit comme les autres : fait de pièces et de morceaux, sortis de la main humaine, et non le plan, la leçon et la suite de l'Esprit Saint. Richard Simon a pris dans Spinoza tout ce qui fait sa valeur durable : la colère de Bossuet se fût adressée beaucoup plus justement au sage d'Amsterdam qu'à ce bon prêtre. Renan ne sait ce qu'il dit, ou plutôt il en croit Bossuet, quand il donne à Richard Simon le mérite d'avoir créé l'exégèse. Il en est quelque peu revenu, plus tard, sans casser son premier jugement. Spinoza, par prudence, sépare totalement la métaphysique de la théologie. En somme, la foi des théologiens, pour Spinoza, est la philosophie des esprits incapables de s'élever à la connaissance, comme pour Goethe la religion est la philosophie des ignorants ou des sots. Spinoza n'est pas si méprisant. Sa mesure le retient d'être trop sévère. Sa force est indulgente aux faiblesses humaines. Il tient à ne pas heurter l'opinion religieuse de son pays et de son temps ; il veut vivre tranquille. Mais il compatit à la misère de l'esprit. Il n'a point le mépris

arrogant du chimiste et de l'athée présents pour tous ceux qui ne pensent pas comme eux, comme lui.

Comme les géomètres, qu'il imite strictement où ils ne doivent pas être imités, Spinoza a toujours raison : tel est son tort. Tout n'est pas géométrie, il s'en faut bien ; et tout dût-il l'être, tout ne l'est pas encore. Les Chœurs des *Oiseaux* n'en sont pas, ni le troisième acte de *Parsifal*, ni les *Caprices*, ni les adieux d'Ariel. La géométrie, j'en ai peur, ne tient pas compte de Prospéro et le condamne à mener Caliban dans l'école primaire que le mari de Sycorax, nommé Lénine, a ouverte au village du genre humain. Toutes les démonstrations de Spinoza sont admirables. Rien n'est mieux déduit. Il faut tout accorder, si l'on est d'accord sur les définitions. Mais ce sont précisément les définitions qu'il faudrait établir, et qu'on peut ne pas admettre. Or, ici, tel est le cas : les déductions sont parfois irrésistibles, les raisonnements, d'une puissance et d'une grandeur rares ; mais les principes, où ils s'appuient n'ont ni pleine réalité ni pleine évidence. Cette géométrie est à deux dimensions. Les religions

sont aussi fondées sur d'autres postulats : Thomas d'Aquin s'avance et nous offre sa Somme, si bien déduite. Cet appareil à penser est scolastique. Une horloge admirable en tous ses ressorts, mais qui ne mesure pas le temps : elle le suppose. Spinosa, ce Descartes immodéré, met toute la pensée « *more geometrico* », comme Platon explique l'univers par son idéale arithmétique. En vain. L'arithmétique a cessé de suffire ; et Descartes est venu. Puis, la géométrie n'a plus suffi à la pensée, et le moment est arrivé de la dynamique. Plus la géométrie de Spinosa est solide en apparence, et plus elle a de vanité : car la vie et la connaissance s'y dérobent. L'infailibilité de la déduction ôte de la force, au lieu d'en prêter, à des principes qui ne sont pas infailibles.

III

N'avoir jamais peur, voilà une âme d'homme. Et voilà bien à quoi il faut que tu t'élèves. Après quoi, tout est de jeu, et rien même n'a la moindre importance : car en toi seul est toute la valeur.

N'avoir jamais peur : hélas, le cœur arrête le cœur ; le cœur corrompt le cœur. Trop de cœur enfin équivaut à manquer de cœur.

Peut-être faut-il doubler la discipline du courage par un certain excès de la force, à fin de contraindre à l'obéissance tous ceux qui ont peur. Faute de quoi, ils sont trop impudents, comme tous les lâches. Le nombre des lâches passe tout ce qu'on imagine.

Se faire obéir ? mais au fait, à quoi bon ? et comment prendre tant garde à ce qu'on méprise ? Partons plutôt pour la Perse.

Mais il n'y a plus de bateaux, même pour la Mer Noire et la peste règne à Trébizonde.

Toujours des contre-temps.

IV

En vertu de leurs titres, ils sont toujours agrégés ; mais bien plus encore, en vertu de leur nature. On l'est dans les journaux comme dans les académies et les

collèges. Agrégé, mot admirable, qui signifie qu'on est entré dans le troupeau et que l'on compte au nombre des moutons.

V

MUSIQUE ET POÉSIE.

Les plus déterminés partisans de la poésie mécanique sont forcés de convenir que le départ du poème, le premier vers, le second ou le dernier (sonnet), l'élan et le sens de la flèche sont un don gratuit, un trait qui vient des dieux. Et tout de même, le premier jet du dessin ou de la mélodie. Quoi de plus ? Quand l'artifice régnerait sur tout le reste, et l'art ne fût-il pas, en chaque battement, un mouvement que renouvelle le mystère, comment n'y pas voir un cœur que rythme la raison, mais qui ne prend pas vie en elle ?

Poésie mécanique : ils l'appellent intellectuelle pour se faire valoir, ceux qui la goûtent et ceux qui la cultivent : ils sont si intelligents.

VI

Assurément, la tentation du dédain est l'une des plus fortes. Il est difficile de voir et de comprendre sans dédaigner. Ainsi, neuf fois sur dix, ce qu'on appelle bonté est le fait des cœurs faibles et des âmes lâches. Ils se croient bons, et rien ne les sépare d'être méchants que leur lâcheté.

VIII

Dans les cinq cent mille mots des langues indiennes, il n'est pas un seul terme pour désigner la nation. Et voilà Gandhi, Tagore même et les autres qui parlent d'une Inde nationale, et qui font les nationalistes. Ils ne s'entendent même pas. Sourds qui font du bruit et croient faire de la musique. Ils méprisent l'Occident et lui prennent toutes ses idées, toutes ses raisons d'agir, jusque à celles même qui les animent contre lui.

IX

Il est vain et ridicule de justifier la religion par la science, et d'en chercher les preuves dans la raison : car le système de la raison, c'est la science. Mais il est vain et ridicule à la raison de vouloir anéantir la religion et d'en fournir les preuves. Spinoza même y échoue : mauvaises définitions ; et elles le sont toutes, s'il est possible qu'on y résiste : on ne définit bien que l'objet soumis à l'expérience. La raison est un système de l'expérience, sous le signe de l'abstrait.

La religion est du moi et de sa connaissance. La raison est de l'objet. Chacune n'est vraie ou probable que dans son ordre. Il faut savoir se mettre tour à tour dans un ordre et dans l'autre. Voilà en quoi la dialectique de Bergson est si neuve et si forte.

Là-dessus, les imbéciles l'accusent d'être spiritualiste, dualiste à la façon du catéchisme, Cousin et on ne sait quoi. Cousin ? Eux, ne sont même pas mous-tiques : cirons de cornue, tout au plus.

X

Il y a du vide, je le sens, il le faut, crie le physicien lauréat, en frappant sur le ballon bombé de sa poitrine. « *Mes atomes l'exigent : je crois au vide : je le sens, je le tiens, il est là, avec trente zéros.* » Non, plus haut, dans la caboche qu'on appelle aussi sorbonne.

Le plein, le vide, la matière, l'énergie, ils opposent les entités sans savoir ce qu'ils font. Il faut un écran pour la lumière. Il faut la lumière pour connaître l'écran. Mais les deux termes ne sont rien sans le tiers qui pense et qui observe. Si l'on pense matière, il n'y a que de la matière. Si l'on pense énergie, il n'y a que de l'énergie. Or, on ne connaît l'une que par l'autre. Et l'un des termes annihile l'autre, tant qu'on n'a pas saisi le troisième, qui est l'esprit, le lieu et la raison de l'un et de l'autre. Avec tous leurs atomes, s'ils en avaient un seul de vraie philosophie, ils l'eussent compris depuis longtemps. Ils auraient lu Bergson, qu'ils jugent sans savoir même le lire.

XI

Que Saint Thomas soit le plus fidèle interprète d'Aristote c'est ce qui condamne Aristote et Saint Thomas. Il est clair que la philosophie d'Aristote a muré la pensée humaine dans la scolastique pendant quinze cents ans. Un Aristote chrétien est doublement prisonnier de sa vaine logique : sa captivité surnaturelle le rassure sur la naturelle, et celle-ci sur celle-là : et il s'en trouve bien. Une logique sans physique ni expérience, sans mathématique, donc sans science, est un cachot sans fissures et qui va jusqu'au ciel. Il faut bien comprendre qu'Aristote n'est pas géomètre ; et logicien entre tous les philosophes, il n'a pas l'esprit réel de la science.

XII

SPECULUM MENTIS.

Tout ce qui se dit de l'évolution, ou rien, à très peu près, cela se vaut. L'évolution n'est plus qu'une

métaphore, un jeu d'analogies verbales, une espèce de réponse banale à tous les doutes, quelque chose comme le péché originel des théologiens. Toutefois, au lieu de péché, c'est la vertu originelle. Il n'y a qu'une évolution qui soit de la science et doive en être la loi universelle : le cycle de Carnot. Ce principe n'est encore que la loi de la physique. En tout le reste, l'évolution n'est qu'un jeu de formules et de devinettes, où la certitude mathématique n'a aucune part. Ainsi, les critiques de la poésie et de l'art, quand ils raisonnent de l'évolution des formes et des genres.

XIII

« Un jour, Platon discourait de ses idées, assurant qu'une table avait sa tabléité, et un pot sa potéité ; pour moi, dit Diogène, je vois bien un pot et une table ; mais je ne vois ni potéité, ni tabléité. — C'est, lui répliqua Platon, que tu as des yeux pour voir la table et les pots, mais tu n'as pas assez d'esprit pour

concevoir la tabléité et la potéité. » (Racine.) Ceux, qui, lisant ce texte, quelle que soit d'ailleurs la grossièreté de Diogène, ne sont pas capables de comprendre que la métaphysique de Platon est morte, et qu'elle en était l'enfance, se vantent trop s'ils se croient philosophes. Ecoliers limousins de la philosophie, tout au plus ; scolastiques sots, et il en est de toute sorte.

XIV

Vivre avec une femme qui nous juge sans cesse, quel horrible tourment : beaucoup d'hommes l'ont connu ; et nul plus que le grand Albert Durer, ce Léonard des Allemands. Une femme si peu femme d'amour, si monstre ambigu, si homme manqué enfin. Une femme qui te juge sans cesse te condamne sans cesse. Ou bien pis, elle te fait grâce.

D'ailleurs, elle peut avoir les semblants du charme et de la beauté, et paraître une danseuse séduisante et légère, aussi bien qu'une mégère ou un demi-reître :

la laideur du juge, ici, est un avantage pour le condamné : Durer savait bien à qui il avait à faire. Ce visage, ces cris, cette tournure ne lui laissent aucune illusion. Ce grand homme, des plus beaux sur ses portraits, va vendre ses merveilleuses planches de foire en foire, et meurt à cinquante-huit ans d'un cancer au foie. Pauvre Durer, né pour la joie, je sens son égale et terrible tristesse : il est silencieux, et sa souffrance est muette. Il n'y a que trop de bruit dans la maison.

Mais quoi ? cette femme fut, sans doute, très malheureuse aussi, qui eût été bien heureuse avec un autre. Le génie ne vaut rien pour le train quotidien et les femmes. De loin, elles le prennent pour un feu dont la chaleur enchante la vie et suffit à tous les besoins, voire au foyer de la cuisine. Et de près, ce n'est qu'une lumière : plus elle est puissante, parfois, plus elle glace.

XV

Qui dit la science dit la raison. Mais la raison n'est pas un objet si clair, il s'en faut bien. La raison n'est pas une déesse à tout faire.

XVI

Les uns : plus je désire, plus j'aime.

Et les autres : plus j'aime, plus je désire.

XVII

Habitude de la bassesse : elle tourne bientôt à la pitrerie. On bouffonne, on fait des cabrioles sans effort sur le tapis des lieux bas, matelassés d'ordures. Il y a quelque chose de plus vil que les antisémites écumants, qui appellent Spinoza « ce Juif », pour réfuter l'Ethique, et traitent Einstein de sale Youpin,

pour lui apprendre à ne plus ébranler la certitude : et d'ailleurs, c'est la Bible, la Genèse et Josué qu'il s'agit de défendre : mais, comme on sait, la Bible, pas plus que Jérusalem, Jésus, et le reste n'ont rien à voir avec les Israélites. Pourtant, plus bas que les anti-sémites de naissance et plus sordides que les antisémites d'intérêt, il y a les Juifs qui publient des histoires juives, ou ce qu'ils nomment ainsi. On pourrait en faire l'arsenal de toutes les calomnies, le magasin de toutes les bassesses et de toutes les vilenies. Il ne s'agit là-dedans que de filous ignobles, toujours prêts à faire des dupes ; et ils clignent de l'œil, en filoutant : ils sont d'intelligence : dans cette pègre, telle est leur façon d'être intelligents. L'antisémite le plus enragé ne trouvera jamais rien de mieux que les anecdotes puantes et l'esprit infect de ces Hébreux-là, ramasseurs de crottin comique et de mégots usuriers. Qui font-ils rire ? et avec quoi ? Comment n'ont-ils pas honte de répandre ces histoires viles, où il n'est question que des plus sales tromperies sur la marchandise, où tout l'esprit consiste à se déshonorer pour

deux sous, et à mettre dedans l'ami et l'ennemi, son propre père et l'inconnu qui passe ? Ces histoires juives justifient la haine, l'horreur et le mépris des antisémites. Il faut être bien bas pour s'y plaire ; mais pour les conter et les écrire ? et quand on se nomme Lévy ou Mardochée ? Les fils de Noé couvrent la nudité de leur père ; ici, les fils chargent leur père de mille ordures et convient la foule à en rire. On ne saurait avoir plus de goût.

XIX

Les techniciens sauveront peut-être le monde de la barbarie et d'un nouveau moyen âge : à moins qu'ils ne l'y plongent. En attendant, rien n'est plus absurde ni plus dangereux qu'un technicien infatué qui, tout dans la technique la prend pour la pensée, et par là s' imagine qu'il pense. Ils ont autant de métaphysique, en somme, qu'une pompe à vide.

XX

Souffre et méprise. — Toujours se taire et laisser à ces misérables l'avantage de toutes les armes et tous les semblants de la victoire ? — Seul, le silence est grand. — Pourquoi pas le néant ? Le silence éternel est le contraire de la vie. — Vis et souffre ; souffre et méprise. Tu es ce que tu es, ils sont ce qu'ils sont. Il y a une puissance indomptable dans le mépris. — C'est d'avoir à mépriser que je souffre.

XXI

Le vrai poète conserve tout et ne veut rien détruire. Telle est sa règle. Et la règle contraire est la loi des poètes moindres. Généreux, d'ailleurs, tant qu'on voudra, et souvent gobe-mouches, ou les faisant gober. Aristophane, Eschyle, Sophocle, Virgile, Dante, Shakespeare, Racine, Goëthe, Keats, Baudelaire d'un

côté. Et de l'autre ? Cherchez. Remuez-les : des noms innombrables, à la pelle. Le vrai poète, même s'il part de l'anarchie, tend à un ordre divin : Apollon archer, puis maître du chœur. Goethe laisse loin derrière lui le Goetz et le Werther de ses vingt ans, pour le second Faust ; Coleridge apaise son génie ; Wagner s'élève à l'ordre suprême de Parsifal. La marche inverse, mauvais signe ; et quoi qu'il semble, elle est à rebours. Il est honteux, pouvant penser avec les dieux, de se ravalier à la cité commune.

XXIV

Diplômes, cache-misère de l'intelligence. Les titres sont des diplômes que les augures se signent entre eux : poètes, savants, critiques. Et, au fond, confrères, rien de plus. On parle de la culture d'un gros critique, et c'est son diplôme qu'on devrait dire : quel ? celui de sa boutique, le nom de son journal. Il mord, il crache, il ment ; il pille en deux ou trois langues. Il a trois cents dictionnaires sous la patte et trois mille

manuels. Moyennant quoi, cette brute fait l'entendu, le confident des Grâces et le conseiller des Muses. Mais je sais la nudité de ce velu sous le cache-misère. Qu'on lui arrache la peau à coups de fouet : le diplôme n'adhère qu'aux poils de la bête.

XXV

A propos de Spinoza, il est trop facile de tirer argument, pour ou contre lui, de la race : on parle toujours de la Cabale, du Talmud, de Maïmonide et des autres. Spinoza lui-même y invite, en les citant. Si pourtant, ne sachant rien de lui, ni son nom ni sa vie, on lisait, sans préjugé sur l'homme et ses origines, la préface à la Troisième Partie de l'*Ethique*, ou le préambule de la Quatrième, ou la fin de la dernière, quelle pensée, chez les modernes, depuis deux mille ans, a jamais eu un son plus grec et plus antique ? On dirait d'un philosophe, fils ou frère d'Euclide. Cette pensée est grecque ; la forme même est grecque, dans sa nudité linéaire ; et non pas un Grec d'Asie, mais un

Dorien, pour qui la Grâce doit le céder à la force, et qui a chassé, une fois pour toutes, jusqu'aux moindres ombres du plan lumineux de la connaissance. A la vérité, chez Spinoza comme en quelques grands Israélites, ce qui frappe le plus, c'est qu'ils sont des Anciens.

XXVI

Toute sorte de sottises règnent sur les esprits, et s'y promènent sous le masque de la science, comme ces reines de carnaval à travers Paris : elles ne sont pas belles, et elles passent pour la beauté même ; on les admire sans trop savoir pourquoi ; on leur donne de la Majesté, on les acclame et leurs couronnes sont de carton : le soir venu, quand on les tire de leur char, elles rentrent dans leur mansarde et se mettent au lit avec une fluxion de poitrine.

L'espèce de sottise que je veux dire est propre à ce siècle : elle est due au prestige de la science et répandue par les vrais savants eux-mêmes dans l'opinion des demi-savants qui pullulent, et de là dans l'opinion

vulgaire qui adore la science sans y rien entendre, comme elle adorait avant-hier les dogmes et les symboles de la foi : *adoro quia incomprehensum*. Ainsi, toutes les niaiseries qui se débitent sur le temps et la relativité depuis quatre ou cinq ans : il n'est porte-plume qui n'y aille, dans son journal, d'un voyage dans les espaces, d'où il revient plus jeune que sa grand-mère ; et il assure que cette mère-grand est la filleule d'Einstein. D'autres, au contraire, déplorent qu'on ne puisse brûler Einstein à Jéricho, au nom de Josué et, cette fois, de Newton aussi et de Galilée. Les docteurs du Collège de France n'ont pas plus de prudence là-dessus que les faiseurs de feuilletons. Les uns et les autres ne sont pas capables de la moindre réflexion sur l'objet : ils n'ont même pas lu Bergson ; et s'ils le lisent, encore un coup, ils n'y voient goutte. Les physiciens ne sont pas encore arrivés à comprendre que leur temps est une abstraction, et que la physique nouvelle exige le temps concret, qui est la durée de Bergson.



Entre ces données vaines, quelques-unes ont fait des ravages et continuent d'en faire. Quantité de prétendus politiques et de soi-disant penseurs exaltent Auguste Comte, se flattant de le suivre et de se tenir au plus près de sa pensée : ils n'en saisissent que le vide et l'absurde : tout leur semble du plus haut prix, sauf ce qui en a réellement, qui est le seul mérite de Comte et qui devrait en être la seule gloire : sa classification des fonctions simples. Il avait vingt-cinq ans, lors de cette grande découverte ; il y a survécu ; il l'a même trahie de toutes les manières : il s'est promu pape, pour n'être pas philosophe. Tout ce qu'il a fait depuis est d'un mort, fou de système. C'est le système de ce mort que tous ils admirent, Renan le premier ; et ils n'ont pas un regard pour la trouvaille originale, qui va si loin.

Tout de même, la louange outrée qu'ils font de Claude Bernard : elle est rituelle, depuis un demi-

siècle. Ils ont le front de donner l'*Introduction à la Méthode Expérimentale* pour un instrument capital de l'esprit, et Claude Bernard pour un second Descartes. Ce jugement est bien digne d'un temps où l'on croyait à Spencer comme au nouvel Aristote. Dans Claude Bernard, il y a un savant de premier ordre, un esprit honnête et sévère, un maître du laboratoire qui fait de bonnes expériences et qui rappelle les lois de Bacon, rien de plus. Mais la grande pensée, non : la philosophie en est absente, et la métaphysique bannie, en vertu précisément de la fausse intelligence que Claude Bernard a prise d'Auguste Comte.

Un philosophe qui proscriit la métaphysique est un philosophe sans philosophie. Et un savant qui se moque de la philosophie ou n'en tient pas compte, est un aide, non un maître de la science. Faire une philosophie de la fonction glycogène du foie, peut-on imaginer un plus morne ridicule ? Il leur échappe entièrement. Leur pyramide intellectuelle et sociale est fondée sur ces assises : le glycogène à la base avec les médecins ; sur les médecins, les chimistes et les avocats ; sur les

avocats, les professeurs en tout genre. Vont venir ensuite les contremaîtres communistes et les fils de Caliban. Les techniciens, tenant tous les moyens de la cité, mettront peut-être le holà, et sauveront la partie. La philosophie manque autant à la science de mil huit cent quatre-vingts, que la science à la philosophie de Saint Thomas d'Aquin.

XXIX

Le silence est aussi la générosité sanglante. On se tait et l'on tue le siècle en soi, pour n'être pas trop dur : car on pourrait vivre aussi, en tuant.

XXX

Moderne : par là on entend science : l'esprit moderne est l'esprit de la science ; le progrès est celui de la science. Et qui conteste là-dessus ne sait pas de quoi il s'agit.

XXXI

MISÈRE DE SAINT AUGUSTIN

Ce Tunisien de Rome ou, si l'on veut, cet Italien de Tunis, est le moins grec des hommes. Tous les piétistes viennent de lui. Il fait des montagnes de tout, et toujours pour accoucher d'une souris. On ne peut pas être moins ionien que cet évêque : on le sent bien dans tout ce qu'il prend à Platon. Il fait une dévote pleureuse même de Charmide. C'est le rhéteur le plus outré, le rhéteur de morale : le malheureux, il vit toute sa rhétorique. Dieu même, il le contraint de tourner autour de sa petite anecdote : comme un curé de village, il prend son lit et les deux ou trois banales figures qu'il joue dans ses draps avec une femme, pour l'axe du monde. Il se vante : même les orbites planétaires ont une autre envergure. C'est un pauvre homme de professeur, un peu échauffé de propos obscurs et d'idées mal comprises. Saint Augustin pense, agit et sent en

petit bourgeois. Qui pis est, janséniste. Telle est son intempérance de rhéteur qu'il lui faut confondre l'Eden avec Hippone, et prendre sa petite gymnastique à deux dos pour le péché originel. Très petit tempérament, il substitue toute sorte d'effusions rituelles à celles où il aurait peut-être trouvé le paradis, s'il avait été capable de l'ouvrir à sa maîtresse. Le grand crime de sa vie, l'occasion de son appel à Dieu et à tous les bilboquets de la théologie, est la plus misérable histoire d'une vieille liaison : son Dieu, ses dogmes, ses raisons retorses de mauvais amant, d'homme faible et de prêtre larmoyant, toute cette piteuse dialectique ne tend qu'à rompre avec une pauvre femme, qu'il maltraite indignement et qui, tête à tête, vaut cent fois mieux que lui.

Saint Augustin n'est ni antique ni moderne. Il est trop peu artiste pour être un ancien. Il est trop rhéteur pour être moderne. Il est entre deux, et toujours défaillant. Sa langue est insupportable : c'est le chevalier Marin de la théologie : il a, d'ailleurs, çà et là, de bien beaux mots. A l'égard de Dieu, il est l'homme

sensible, dix fois plus que Rousseau à l'égard de la nature. Le style de Saint Augustin est la perfection du rococo. Il est larmoyant comme le déluge, le diable l'emporte : mais il s'en garde : il se noierait dans ces faibles larmes.

En quoi donc est-il digne de la place immense qui lui a été faite dans l'histoire de l'Eglise ? C'est que le premier, si peu à fond que ce soit, ou si gâté de commune rhétorique, il a travaillé sur sa propre matière : il s'est étalé devant les autres hommes ; il a confessé sa vie, ses péchés et ce qu'il pensait être ses passions. Il les a outrés, en bon romantique. Ils sont tous un peu masochiens. Avec Augustin, l'art de l'homme intérieur commence. Puis, tant bien que mal, il a coulé de la pensée et de la philosophie grecques dans cet amas de raisons absurdes, qui fait la matière de la théologie naissante. Il a mis Platon à la portée de ceux qui n'y peuvent rien entendre : ainsi, les esclaves des catacombes ont été faire un petit tour à l'Acropole, dans une Athènes peinte au charbon sur les murs d'une cave. D'ailleurs, le vrai Platon, essentiellement géomètre,

lui est totalement inconnu comme à la plupart des platoniciens. Tout ce que Platon avait de fortuit, d'arbitraire et de non rationnel a naturellement tourné en mystique. Critiques d'art ou repriseurs d'esthétique, les platoniciens ne font guère mieux aujourd'hui.



Combien Rousseau est plus intelligent et plus vrai, plus humain surtout. Il a beau être de Genève, Rousseau n'est pas si calviniste que Saint Augustin. Des deux, Augustin est le plus piétiste. On comprend que Saint Augustin soit la source de toutes les hérésies protestantes : s'il eût vécu mille ans plus tard, Rome l'eût condamné et proscrit. Les Jansénistes sont bien plus victimes de Saint Augustin que de « l'Augustinus » : non sans une certaine mauvaise foi, c'est de quoi ils n'ont pas voulu convenir. Rhéteur incurable, et pour l'éternité, professeur *ad saecula saeculorum*, Saint Augustin ne cesse jamais de faire leçon. En paradis, devant Dieu, il ouvrira un cours sur la contrition

et sur le larmolement. Il fera bâiller le Père. Il est tendu et mou ; il rabâche à perte de vue ; il ratiocine à l'infini dans le déraisonnable ; et il arrose le tout de soupirs et de larmes. Il trempe de pleurs la guimauve filandreuse de l'argument ; il en étire la fibre sentimentale de Carthage à Rome, et de Rome au purgatoire. Et voilà une onctueuse et douce échelle pour les insectes pieux.

* * *

Quand on passe de Platon à Saint Augustin, comme de Thucydide à Paul Orose, il semble que l'on quitte le Parthénon dans le soleil rose de l'aurore, pour s'enterrer dans une mesure funèbre, où des esclaves gémissent en baisant les larves des catacombes. Qu'il tire tout ce qu'il voudra de *la République* et des *Lois*, du *Criton*, du *Phédon* et du *Phèdre*, il n'a jamais le son grec. Pas la moindre ironie en Saint Augustin. Ni doute ni léger détachement de soi, on sent déjà beaucoup d'amour-propre théologien dans cet Italien

d'Afrique. Peu d'auteurs sont plus agaçants. Il est si petit bourgeois, si borné dans sa façon de sentir et de traiter les plus grands problèmes, qu'il prend ça et là un air d'hypocrite. Il ne l'est pas. Il est huileux et glissant, tout confit en mines éplorées, le premier des écrivains onctueux. Toute cette onction nous met en défiance. Ciel, quelle beauté divine je trouve à la première page d'Euclide, après avoir lu deux ou trois livre des *Confessions*. L'homélie continue est une invitation à la raillerie, sinon au blasphème. On étouffe dans cette chapelle : allons souper avec Aristophane et Alcibiade, chez Platon.

*
* *

Si encore Saint Augustin se moquait un peu de nous ? Il n'a garde. Sa perpétuelle citation du profane et de l'Écriture, pêle-mêle, rien ne donne plus l'impression du méchant écrivain, composite, charlatan et même journaliste. Tout Numide qu'il soit, on dirait un Syrien. On est écœuré de ces éjaculations qui n'en

finissent pas. A la longue, l'odeur en est suspecte : il est sincère et il semble tenir un rôle. On ne croit guère à ses douleurs, tant il les tourne en édification : elles lui sont trop commodes : sans elles, comment ferait-il pour édifier ? Le diantre soit du pieux personnage : il ne nous laisse même pas prendre goût à ses péchés. Ce procédé tombe dans la manie. Sa sainte femme de mère, quand elle meurt, ou son Adéodat, le fils de son impureté, comme il l'appelle, on dirait qu'il s'en réjouit. Il voit la main de Dieu dans cette mort ; il en tire leçon et allégresse ; il les envie d'entrer ainsi aux délices de la vie éternelle ; et à trois pages en deçà, il a vu la main de Dieu le guérir, tout d'un coup, après une seule prière, d'une rage de dents. Il estime que ce soit là un fameux miracle. Ces textes, lus l'un après l'autre (IX, 4, 12 ; 6, 19 ; 8, 17), on se demande si un homme intelligent, qui manque à ce point de mesure, est sincère : car manquer de mesure est une façon de mentir, volontaire ou non. S'il est vrai, il est sot. On ne peut admettre que le mal de dents et la mort d'un fils très aimé ou d'une mère donnent lieu aux mêmes

effusions et aux mêmes propos. Il n'est guère permis d'être professeur à ce degré-là. Et le bon goût ne rappelle pas cet évêque à la décence.

Augustin est-il l'homme le plus intelligent de son siècle, comme le célèbrent ses panégyristes ? Quelle chute, alors, de l'intelligence. Assurément, il passe pour un grand esprit à ses propres yeux comme à ceux de ses amis. Il est philosophe ; il est avocat ; il est mandarin de lettres. Mais, en tout, il n'est que professeur, rhéteur en droit, rhéteur en philosophie, rhéteur de style. Sa façon de dire fait douter de presque tout ce qu'il dit. Quand il se convertit et qu'il décide enfin de ne plus professer, avec éclat, dans Milan ou à Rome, il donne sa retraite pour un gage de contrition et d'humilité chrétienne ; toutefois, il ajoute qu'il est fort malade, épuisé, souffrant de la poitrine et de la gorge. Le malheur pour lui, qu'il semble sincère en invoquant le mal de gorge, et beaucoup moins en se faisant un mérite de la contrition. Il s'exprime en termes tels qu'on a envie de se moquer de lui. Il n'est jamais plus rhéteur qu'au moment où il proclame avoir fait à Dieu

le sacrifice de sa rhétorique. (IX, 4, 7.) Il n'a jamais cessé de l'être : il est mort rhéteur induré comme il était né. Quant à la faiblesse de cet esprit, elle étonne : on comprend mal que tant d'hyperbolique niaiserie puisse aller avec tant de qualités éminentes : Subtil, très érudit, d'une sensibilité morbide, inquiet, sans repos, propre à l'analyse des sentiments, toujours penché sur lui-même, acharné à se connaître et par là même à méconnaître sa vraie nature, faute de liberté, et tant il voudrait voir en lui ce qu'il désire y trouver ; platonicien malgré tout, quand personne ne peut plus l'être, avec l'étrange et misérable corruption d'une Académie où il n'y a plus rien d'Athènes, voilà un homme d'esprit et de méditation, de longue lecture et qui pense, pour en arriver à bénir l'absurde, à cultiver le non-sens et à conclure par les opinions les plus puériles. Dans leurs fameux adieux d'Ostie, sa mère et lui se font la même idée de la vie éternelle et d'une puérité égale. Leur paradis est réellement aussi matériel que celui de Mahomet : les plaisirs qu'ils se promettent du ciel ne sont pas ceux d'une chair, comblée en tous

ses sens, au harem des harems ; mais quant à la réalité charnelle des béatitudes célestes, il n'y a pas d'autre différence : la musique des anges n'est pas plus une métaphore pour Augustin que les houris pour Abou Bekr. Et qui peut lire sans une sorte de dégoût le miracle qu'il raconte sérieusement de sa sainte mère, comment cette bonne dame, du temps qu'elle était jeune fille, s'était mise à aimer un peu trop la bouteille, et comment elle fut guérie providentiellement de ce goût charretier ? Monique, parfaitement crédule, est parfaitement certaine de ressusciter en sa chair. Peu lui importe où on l'enterre, dit-elle ; et elle ajoute proprement : « Il n'est pas à craindre que Dieu ne sache pas, à la fin des temps, où il faudra qu'il me ressuscite. » Augustin l'encourage fort dans ces spéculations profondes. De maître à disciple, entre philosophes on s'entend toujours.



Selon les apologistes, Saint Augustin est le Platon du quatrième siècle après Jésus-Christ. Mais il n'y a

pas huit cents ans de ce Platon chrétien à l'autre, pour la chute de l'intelligence : ils sont séparés par l'infini de la pensée, de la méthode, et de la géométrie. Là, on éprouve qu'il faut être géomètre, d'abord, pour avoir l'esprit libre : cette contrainte nous délivre de toutes les autres. L'homme sensible, dans Augustin, gagne tout ce que l'intelligence a perdu. Encore faut-il avouer que cette sensibilité prend une forme exaspérante. Rien de plus sentimental, dans le pire sens, qui est celui de l'indécence. Il n'est pas la foi qui brûle, ce feu qui se solidifie en pierre transparente ; il n'est pas tout amour : ni François d'Assise ni Saint Bernard, c'est le dévot ; il tremble et pleurniche sans répit ; il se prosterne, il tombe à genoux du matin au soir, et du soir au matin ; il ne se lasse pas de supplier : mais quoi ? on dirait qu'il veut duper le diable : il semble ne plus penser que par exorcismes. Il ne soupçonne pas que Dieu puisse être dégoûté par cet excès de sensiblerie. (Pourquoi ne ferais-je point parler Dieu, moi aussi, comme ils font tous ?) Toutefois, Augustin analyse admirablement sa misère : à force

de l'arroser et de la cultiver, il fait de sa pauvreté une espèce de richesse, et un trésor de toutes ses abdications. Il fait un coussin à ses genoux de tout ce qu'il foule aux pieds, et même la lumière. Qu'on mesure là-dessus ce Platon des catacombes à celui du Parthénon.

ANDRÉ SUARÈS.

PRÉFACE AU LIVRE D'UN CHINOIS

Rares sont les livres délicieux ; et rares les livres de véritable importance. On ne voit donc presque jamais la combinaison de ces valeurs. Cependant l'improbable n'est pas l'impossible ; il peut arriver une fois qu'une œuvre charmante soit le signe d'une époque du monde.

Je trouve dans l'œuvre de M. Tcheng-Cheng, sous les couleurs les plus douces et les apparences les plus gracieuses, les prémisses de grandes et d'admirables nouveautés. Elle me fait songer à l'aurore, au phénomène rose qui par ses tendres nuances, insinue et annonce l'immense événement de la naissance d'un jour. Quoi de plus neuf et de plus capable de conséquences profondes que l'entreprise d'une correspondance toute directe entre les esprits de l'Europe et ceux de l'Extrême Asie, et même entre les cœurs ? Ce commerce des sentiments et des pensées jusqu'ici n'eut

pas d'existence. Il n'y a personne encore pour y croire parmi nous.

La Chine fort longtemps nous fut une planète séparée. Nous la peuplions d'un peuple de fantaisie, car il n'est rien de plus naturel que de réduire les autres à ce qu'ils offrent de bizarre à nos regards. Une tête à perruque et à poudre, ou porteuse d'un chapeau « haut de forme », ne peut concevoir des têtes à longue queue.

Nous prêtions pêle-mêle à ce peuple extravagant de la sagesse et des niaiseries ; de la faiblesse et de la durée ; une inertie et une industrie prodigieuses ; une ignorance, mais une adresse ; une naïveté, mais une subtilité incomparables ; une sobriété et des raffinements miraculeux ; une infinité de ridicules. On considérait la Chine immense et impuissante, inventive et stationnaire, superstitieuse et athée, atroce et philosophique, patriarcale et corrompue ; et déconcertés par cette idée désordonnée que nous en avons, ne sachant où la placer dans notre système de la civili-

sation que nous rapportons invinciblement aux Égyptiens, aux Juifs, aux Grecs et aux Romains ; ne pouvant ni la ravalier au rang de barbare qu'elle nous réserve à nous-mêmes, ni la hausser à notre point d'orgueil, nous la mettions dans une autre sphère et dans une autre chronologie, dans la catégorie de ce qui est à la fois réel et incompréhensible ; coexistant, mais à l'infini.

Rien, par exemple, ne nous est plus malaisé à concevoir que la limitation dans les volontés de l'esprit et que la modération dans l'usage de la puissance matérielle. Comment peut-on inventer la boussole, — se demande l'Européen, — sans pousser la curiosité et continuer son attention jusqu'à la science du magnétisme ; et comment, l'ayant inventée, peut-on ne pas songer à conduire au loin une flotte qui aille reconnaître et maîtriser les contrées au delà des mers ? Les mêmes qui inventent la poudre, ne s'avancent pas dans la chimie, et ne se font point de canons : ils la dissipent en artifices et en vains amusements de la nuit.

La boussole, la poudre, l'imprimerie ont changé

l'allure du monde. Les Chinois qui les ont trouvées ne s'aperçurent donc pas qu'ils tenaient les moyens de troubler indéfiniment le repos de la terre.

Voilà qui est un scandale pour nous. C'est à nous, qui avons au plus haut degré le sens de l'abus, qui ne concevons pas qu'on ne l'ait point et qu'on ne tire de tout avantage et de toute occasion les conséquences les plus rigoureuses et les plus excessives, qu'il appartenait de développer ces inventions jusqu'à l'extrême de leurs effets. Notre affaire n'est-elle point de rendre l'univers trop petit pour nos mouvements, et d'accabler notre esprit non plus tant par l'infinité indistincte de ce qu'il ignore que par la quantité actuelle de tout ce qu'il pourrait et ne pourra jamais savoir ?

Il nous faut aussi que les choses soient toujours plus intenses, plus rapides, plus précises, plus concentrées, plus surprenantes. Le nouveau, qui est cependant le périssable par essence, est pour nous une qualité si éminente que son absence nous corrompt toutes les autres et que sa présence les remplace. A peine de nullité, de mépris et d'ennui, nous nous contraignons

d'être toujours plus *avancés* dans les arts, dans les mœurs, dans la politique et dans les idées, et nous sommes formés à ne plus priser que l'étonnement et l'effet instantané de choc. César estimant qu'on n'avait rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire ; Napoléon, qui écrit : *Je ne vis jamais que dans deux ans*, semblent avoir communiqué cette inquiétude, cette intolérance à l'égard de tout ce qui est, à presque toute la race blanche. Nous sommes excités comme eux à ne rien faire qui ne détruise ce qui le précède, moyennant sa propre dissipation.

Il est à remarquer que cette tendance, que l'on pourrait croire créatrice, n'est pas en réalité moins automatique dans son procédé que la tendance contraire. Il arrive assez souvent que la poursuite systématique du neuf soit une forme de moindre action, — une simple *facilité*.

Entre une société dont l'accélération est devenue une loi évidente, et une autre dont l'inertie est la propriété la plus sensible, les relations ne peuvent guère être symétriques ; et la réciprocité, qui est la condi-

tion de l'équilibre, et qui définit le régime d'une véritable paix, ne saurait que difficilement exister.

Il y a pire.

Par malheur pour le genre humain, il est dans la nature des choses que les rapports entre les peuples commencent toujours par le contact des individus le moins faits pour rechercher les racines communes et découvrir avant toute chose la correspondance des sensibilités.

Les peuples se touchent d'abord par leurs hommes les plus durs, les plus avides ; ou bien par les plus déterminés à imposer leurs doctrines et à donner sans recevoir — ce qui les distingue des premiers. Les uns et les autres n'ont point l'égalité des échanges pour objet, et leur rôle ne consiste pas le moins du monde à respecter le repos, la liberté, les croyances ou les biens d'autrui. Leur énergie, leurs talents, leurs lumières, leur dévouement sont appliqués à créer ou à exploiter l'inégalité. Ils se dépensent, et souvent ils se sacrifient, dans l'entreprise de faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Or, il faut nécessaire-

ment mépriser les gens — parfois sans en avoir le sentiment, et même avec une bonne conscience, — pour s'employer à les réduire ou à les séduire. Au commencement est le mépris : pas de réciprocité plus aisée, ni de plus prompte à s'établir.

Une méconnaissance, un mutuel dédain, et même une *antipathie* essentielle, une sorte de négation en partie double, quelques arrière-pensées de violence ou d'astuce, — telle était jusqu'ici la substance psychologique des rapports qu'entretenaient les uns avec les autres, les *magots* et les *diables étrangers*.

Mais le temps vient que les diables étrangers se doivent émouvoir des immenses effets de leurs vertus actives. Ces étranges démons, ivres d'idées, altérés de puissance et de connaissance ; excitant, dissipant au hasard les énergies naturelles dormantes ; évoquant plus de forces qu'ils ne savent en conjurer ; édifiant des formes de pensée infiniment plus complexes et plus générales que toute pensée, — se sont plu d'autre part à tirer de leur stupeur ou de leur torpeur, des races primitives ou des peuples accablés de leur âge.

Dans cet état des choses, une guerre de fureur et d'étendue inouïes ayant éclaté, un sentiment panique universel a été créé, et le genre humain remué dans sa profondeur. Les hommes de toute couleur, de toutes coutumes, de toute culture ont été appelés à cette sorte de Jugement avant-dernier. Toutes les idées et les opinions, les préjugés et les évaluations sur quoi se fondait la stabilité politique antérieure se trouvèrent soumises à de formidables épreuves. Car la guerre est le choc de l'événement contre l'attente ; le physique dans toute sa puissance y tient le psychique en état : une guerre longue et générale bouleverse dans chaque tête l'idée qu'elle s'était faite du monde et du lendemain.

C'est que la paix n'est qu'un système de conventions, un équilibre de symboles, un édifice essentiellement fiduciaire. La menace y tient lieu de l'acte ; le papier y tient lieu de l'or ; l'or y tient lieu de tout. Le crédit, les probabilités, les habitudes, les souvenirs et les paroles sont alors les éléments immédiats du jeu politique, — car toute politique est spéculation —

opération plus ou moins réelle sur des valeurs fictives. *Toute politique se réduit à faire de l'escompte ou du report de puissance.*

La guerre liquide enfin ces *positions*, — exige la présence et le versement des forces vraies, — éprouve les cœurs, ouvre les coffres, oppose le fait à l'idée, les résultats aux renommées, l'accident aux prévisions, la mort aux phrases. Elle tend à faire dépendre le sort ultérieur des choses, de la réalité toute brute de l'instant.

La dernière guerre a donc été féconde en révélations. On a vu les plus hautaines et les plus riches nations du globe réduites à une sorte de mendicité, appelant les plus faibles à l'aide, sollicitant des bras, du pain, des secours de toute nature, incapables de soutenir à soi seules la suprême partie où leur puissance même les avait engagées. Bien des yeux se sont ouverts, bien des réflexions et des comparaisons se sont instituées.

Mais ce n'est point chez nous que se développent les suites les plus importantes de ces grands événements. Ce ne sont pas du tout les peuples qui furent le plus

directement mêlés ou opposés dans le conflit qui s'en trouvent aujourd'hui le plus troublés et transformés. Les effets de la guerre s'élargissent hors d'Europe, et il n'y a point de doute que nous verrons revenir des antipodes les conséquences d'un ébranlement qui s'est communiqué à la masse énorme de l'Orient.

Les *magots* connaissent enfin les inconvénients d'une passivité trop obstinée et trop prolongée. Ils eurent longtemps pour principe que tout changement est mauvais ; cependant que les *diabes étrangers* suivaient la maxime contraire. Ces héritiers de la dialectique grecque, de la sagesse romaine et de la doctrine évangélique ayant été tirer de son sommeil le seul peuple du monde qui se soit accommodé, pendant je ne sais combien de siècles, du gouvernement de littérateurs raffinés, on ne sait ce qui adviendra, quelles perturbations générales devront se produire, quelles transformations internes de l'Europe, ni vers quelles nouvelles formes d'équilibre le monde humain va graviter dans l'ère prochaine.

Mais regardant humainement ces problèmes

humains, je me borne à considérer en lui-même le rapprochement inévitable de ces peuples si différents. Voici des hommes en présence qui ne s'étaient jamais regardés que comme radicalement étrangers, et ils l'étaient, car ils n'avaient aucun besoin les uns des autres. Nous n'étions, en toute rigueur, que des *bêtes curieuses* les uns pour les autres ; et si nous étions contraints de nous concéder mutuellement certaines vertus, ou quelque supériorité sur certains points, ce n'était guère plus que ce que nous faisons quand nous reconnaissons à tels ou tels animaux une vigueur ou une agilité ou une industrie que nous n'avons pas. C'est que nous ne nous connaissions, et ne nous connaissons encore, que par des actes de commerce, de guerre, de politique temporelle ou spirituelle, — toutes relations auxquelles sont essentiels la notion d'adversaire et le mépris de l'adversaire. Ce genre de rapports est nécessairement superficiel. Non seulement il s'accorde avec une parfaite ignorance de l'intime des êtres, mais encore il l'exige : il serait bien pénible et presque impossible de duper, de vexer ou de suppri-

mer quelqu'un dont la vie profonde vous serait présente et la sensibilité mesurable par la vôtre.

Mais tout mène les populations du globe à un état de dépendance réciproque si étroit et de communications si riches et si rapides qu'ils ne pourront plus dans quelque temps se méconnaître assez pour que leurs relations se restreignent à de simples manœuvres intéressées. Il y aura place pour autre chose que les actes d'exploitation, de pénétration, de coercition et de concurrence.

Depuis longtemps déjà, l'art de l'Extrême-Orient impose à nos attentions d'incomparables objets. L'Occident qui se pique de tout comprendre et de tout assimiler à sa substance dévorante, place au premier rang dans ses collections quantité de merveilles qui lui sont venues de là-bas *per fas et nefas*.

Peut-être est-ce le lieu de remarquer que les Grecs si habiles dans la proportion et la composition des formes, semblent avoir négligé le raffinement dans la matière. Ils se sont contentés de celle qu'ils trouvaient auprès d'eux et n'ont rien recherché de plus délicat,

rien qui arrête les sens indéfiniment et diffère l'introduction des idées. Mais nous devons à l'Empire du Ciel l'exquise invention de la soie, celles de la porcelaine, des émaux, du papier, et bien d'autres encore qui nous sont devenues toutes familières, tant elles se sont trouvées heureusement adaptées aux goûts de la civilisation universelle.

Mais c'est peu que d'admirer et d'utiliser les talents d'une race étrangère si l'on ne laisse d'en dédaigner les sentiments et l'âme pour se réduire à caresser de l'œil les vases, les laques, les ouvrages d'ivoire, de bronze et de jade qu'elle a produits. Il y a quelque chose plus précieuse encore dont ces chefs-d'œuvre ne sont que les démonstrations, les divertissements et les reliques : c'est la vie.

Monsieur Cheng, dont je me permets de présenter et de recommander le livre au public, se propose de nous faire participer à cette vie de son peuple, et de nous faire aimer ce que nous avons si longtemps ignoré, méprisé et raillé avec tant de naïve assurance.

Ce lettré, fils de lettrés, descendant d'une antique

famille, qui compte parmi ses ancêtres le vénérable et illustre Lao-Tse, est venu parmi nous s'instruire aux sciences naturelles... Que dis-je !... à la science de vivre, dont le premier problème est celui de « gagner sa vie ».

Voyez quelles leçons a déjà reçues, quelles expériences a faites ce jeune asiatique de 29 ans; voici comme il résume sa carrière :

Au moment de la Révolution j'étais étudiant chez les missionnaires américains de Nankin. Réfugié à Changhaï, je faisais mes études à l'Ecole des Chemins de fer. Ensuite je finis mes études à l'Université jésuite l'Aurore.

En 1916, je fus cheminot (employé de chemin de fer Peking-Hankéou).

En 1919, je fus à la tête avec les autres de la Révolution sociale du 4 mai et du 3 juin.

Impossible de rester devant la menace quotidienne de la compagnie. j'ai dû abandonner mon poste ferroviaire (chef de train) et ma démission de président du Syndicat des cheminots et de la Fédération des syndicats des ouvriers, des commerçants et des étudiants de Tchang Sin Tien.

Arrivé à Changhaï, je fus délégué à l'Union pan-chinoise par les ouvriers du Nord de la Chine. Je me sentais ignorant et incapable de remplir mon mandat. Je donnai ma démission et je partis, le 22 octobre 1919.

J'arrivai en Angleterre.

J'arrivai en France.

Membre de la Société franco-chinoise d'éducation, partisan du principe étudiant-ouvrier, je travaillai à Paris dans l'ébénisterie Duchiron. Puis je suis allé au pays de Ronsard, au Lycée de Vendôme.

De nouveau, à l'usine, j'avais besoin de gagner de l'argent pour lutter contre la faim et le froid.

De nouveau à l'école ! Je suis allé à Montpellier et je rentrai en 1920 à l'Ecole nationale d'Agriculture.

De nouveau à l'usine, cette fois dans les magnaneries des Pyrénées, des Cévennes, des Alpes.

De nouveau à l'école.

De nouveau à l'usine de filature et de moulinage.

Puis j'étais stagiaire à l'Ecole Nationale d'Agriculture.

De nouveau, à l'usine, en Italie.

De nouveau, à l'Ecole, à l'Istituto Bacologico di Padova.

Puis revenant en France, j'allai à Montpellier et je commençai mes études d'Histoire naturelle. En 1924, j'étais licencié ès sciences. Puis je préparais à la Faculté des Sciences un diplôme d'études supérieures. J'étais reçu avec mention très honorable. Me voilà chargé de cours à Paris.

Ce Cheng-Tcheng aventureux a écrit en français son ouvrage. Il ne prétend à rien de moins qu'à nous faire pénétrer dans la vivante profondeur de cet abîme

d'hommes innombrables dont nous ne savons jusqu'ici que ce que nous en disent des observateurs trop semblables à nous.

L'ambition de notre auteur est singulière. Il veut toucher notre cœur. Ce n'est point par le dehors qu'il se flatte de nous éclairer la Chine, mais il a entendu nous y intéresser intimement, et il y place une douce lumière intérieure qui nous fait entrevoir par transparence tout l'organisme de la famille chinoise, nous en montre les mœurs, les vertus, les grandeurs et les misères, la structure immémoriale, la force végétale infinie. Cheng s'y est pris de la sorte la plus originale, la plus délicate et la plus habile. Il a choisi sa propre mère pour personnage essentiel. Cette dame au grand cœur est une figure charmante. Soit qu'elle conte la douloureuse histoire du supplice traditionnel infligé à ses pieds ou les incidents de sa vie dans la maison, ou bien qu'elle fasse à ses enfants des contes délicieux aussi purs et aussi mystiques que certaines fables des anciens, ou qu'elle nous entretienne de l'économie de son ménage, ou des impressions que lui ont laissées les

événements politiques, la guerre avec les Japonais, ou la révolte des Boxers, j'ai trouvé de l'enchantement à l'écouter.

Prendre une mère toute tendre et tout aimable pour interprète de sa race auprès du genre humain est une idée si surprenante et si juste qu'il est impossible de n'en être pas séduit et comme ébranlé.

Dirai-je ici toute ma pensée ?

Si l'auteur nous eût mieux connus, lui serait-il venu à l'esprit d'invoquer le nom et l'être de sa mère, eût-il jamais songé de nous convertir à l'amour universel par le détour de la tendresse maternelle ? Je n'imagine guère un Occidental s'avisant de s'adresser aux peuples de la Chine de par le sentiment le plus auguste. On peut méditer sur ceci. Tout ce livre, d'ailleurs, ramène les pensées à l'Europe, à ses mœurs, à ses croyances, à ses lois et surtout à sa politique... Ici comme là-bas, chaque instant souffre du passé ou de l'avenir. Il est clair que la tradition et le progrès sont deux grands ennemis du genre humain.

PAUL VALÉRY.

MA MÈRE

C'était un soir d'été dans le parfum léger de la balsamine et de la belle crête-de-coq multicolore, sur le divan en bambou, nous étions tous assis pour prendre le frais.

Nous : ma sœur aînée, sourde-muette ; mon grand frère Lien, mon petit frère Wood, ma mère et moi.

Devant nous quatre, ma mère raconta son enfance :

« Mon père, nous dit-elle, se maria pour la première fois à l'âge de vingt et un ans avec la fille aînée de la famille Li.

« Li, nom du grand philosophe Laotse ; li, aussi, nom du prunier ; la légende raconte que Laotse naquit sous le prunier dont il prit le nom.

« Ma mère Li, après deux ans de mariage, donna, à son père Seutsen Ko, un fils qui ne vécut que trois mois.

« Je suis née deux ans après mon frère, le premier jour du douzième mois de la neuvième année du règne de Tong Tchi.

(En janvier 1870).

« Les Taiping furent complètement réprimés et les Puissances entrèrent en scène sur le grand théâtre ; mon année de naissance fut marquée par le massacre de Tien-Tsien.

« J'étais une fille. Elles, les filles, ne valent pas les garçons.

« Ce fut ma première disgrâce.

« Mon père ne m'aimait pas, parce que je n'étais qu'une fillette.

« Cinq ans après ma naissance, ma mère qui m'aimait me quitta.

« En 1875, Li fut gravement malade, j'étais tout le temps auprès d'elle. Je lui passais la bouillie de riz, la soupe et l'infusion.

« Au moment où ma mère allait rendre son dernier soupir, elle prit ma main droite et la mit dans la sienne.

« En poussant un « hé », elle voulait me dire :

« Pauvre Jukone, tu seras comme moi ! »

« Elle mourut.

« Je ne savais pas.

« Triste, je m'adossai au pied de la table carrée.

« Je croyais que ma mère, lasse de la conversation, s'était rendormie.

« Cependant on pleura.

« Ma grand'mère surtout.

« Je pleurai.

« J'avançai vers le lit de ma mère, je caressai sa main que je touchais quotidiennement quand je voulais la réveiller et causer avec elle.

« Elle était immobile et froide. Cette main glaciale me fit peur.

« Je me retirai vers la table, mon unique appui.

« Je pleurai.

« Quelques instants après, on ne pleura plus.

« Autour de la mort, régna, soudain, le silence.

« Je me dis :

« Je vais la réveiller ! ».

« Je m'avançai de nouveau vers le lit, où ma mère avait fermé à jamais ses yeux, ses oreilles, sa bouche et sa pensée.

« Je lui dis doucement :

« Maman, la bouillie de riz est prête ! Tu peux te réveiller. Tu le peux, chère mère.

« Rien, pas de réponse.

« Je m'étonnai que ma mère fût plongée dans un sommeil si profond. Je touchai de nouveau sa main gauche.

« Je m'écriai :

« Qu'elle est froide ! »

« Ne la touche pas, Jukone ! » me dit notre servante.

« Elle surveillait le cadavre.

« Je ne savais si elle riait ou pleurait.

« Elle me regarda fixement.

« Enfin une parole tomba de ses lèvres :

« Elle est morte, ta mère ! »

« Oui, elle est morte !..... oui, elle est morte ma mère !..... »

« En retournant vers le pied de la table, mon appui, je répétai machinalement cette phrase :

« Elle est morte !..... »

« Je réfléchis :

« Qu'est-ce que la mort ? »

« La servante pleura ; la grand'mère, revenue, pleura, elle aussi. Je pleurai naïvement.

« *Le lendemain matin, on ensevelit ma mère.*

« *Ces hommes féroces eurent l'air d'avaler le cadavre.*

« *Je leur criai :*

« *Bons anges, laissez ma mère au lit, elle guérira, grâce ! »*

« *Ma bonne m'emprisonna dans ses bras.*

« *On ne me permit plus de marcher librement.*

« *Nous revînmes voir le cadavre.*

« *Ce fut l'adieu à la morte !*

« *Je revois ma pauvre mère.*

« *Je portais le deuil.*

« *Ma robe était blanche. Il neigeait.*

« *Sur ma petite tête, une mitre en lin, de laquelle pendaient sept nœuds, cacha ma petite figure creusée de pleurs.*

« *Trois fois, on me fit tourner autour du cercueil. La musique funéraire me conduisait.*

« *Le coffre me sépara de ma mère.*

« *Après le septième « sept », c'est-à-dire après quarante-neuf jours, on enterra ma mère.*

« *La terre me sépara de la bière de ma mère.*

« *Le malheur voulait que je fusse une femme, née*

dans la bourgeoisie. On commença à mutiler mes pieds.

(Nos paysannes ont leurs pieds naturels, surtout dans notre région.)

« Parce que la Tradition l'exige, ô torturante et cruelle Tradition ! Combien de poids sur nos pieds !

« Je pleurai, nuit et jour.

« Je ne sautais pas et je ne courais pas non plus.

« Assise, j'admirais la vie des garçonnetts et j'enviais l'existence de nos paysannes et je pleurais.

« Le jour, je m'appuyais sur une grosse canne et je marchais.

« La nuit, cette même canne, à côté du lit de mon père, m'en voulait, lorsque je troublais de mes gémissements le sommeil de mon père.

« Tous les matins, la servante, sur l'ordre de son maître, visitait mes deux pieds.

« Les bandelettes ne se détachent pas de mes pieds.

« Elles sont rouges et blanches !

« On les enlève tout de même.

« On lave mes pieds à l'eau chaude.

« Quand le sang frais sort, on l'arrose d'alun.

« Une inexprimable douleur ! Je regardais rire les garçonnets autour de moi.

« Mon père, tantôt, criait :

« Pleurnicheuse ! »

Tantôt il me consolait :

« Tu auras un beau mari ! »

« En attendant, je pleurais, malgré moi.

« En attendant, on m'enveloppait les pieds de nouvelles bandelettes.

« En attendant, le rongeur travaillait, l'alun, au dedans, faisait ses exercices chimiques.

« Plus on changeait les bandelettes, plus on serrait mes pieds.

« Enfin, les bandelettes usées, s'entassent en montagne au couchant du soleil, mes pieds embellis sont devenus une paire de lys d'or.

« Trois ans.

« Pendant cette longue torture, mes pieds furent plus hauts que ma tête. De cette manière, la nuit, mes gémissements s'arrêtaient, car la circulation du sang de la « pleurnicheuse » s'interrompait.

« Le jour, je craignais le monde.

« Je me cachais dans un coin du jardin, souvent derrière les fleurs, mutilées elles aussi par la nature, je prenais mes deux pieds dans mes mains.

« Qu'ils étaient petits ! tandis qu'autrefois ils étaient aussi grands que leurs sœurs : mes mains.

« Mes mains caressaient mes pieds comme les sœurs embrassaient leurs frères blessés et mutilés de guerre.

« En craignant qu'on ne vînt me voir, je regardais les fleurs tombantes, les victimes de la nature.

« Ainsi j'apprenais à pleurer en silence ! !

« La mort de ma mère ne m'avait pas fait sentir autant de douleur et de souffrance.

« Une paire de lys d'or en face de la montagne rouge de bandelettes avec les ossements blanchis !

« La tradition l'a voulu.

« Elle l'a voulu à travers l'espace et le temps. »

Le corset s'unit aux bandelettes. Tel est le cruel symbole de la tradition d'Orient et d'Occident.

CHENG-TCHENG.

POEMAS SOLITARIOS

POÈMES SOLITAIRES

Los rostros son inexpresivos.

La risa, el llanto, son de hombre a hombre no de hombre a desierto.

¡ Y cuantas horas ante la tierra desnuda !

¿ Con quien reir ? ¿ A quien llorar ?

El silencio de los labios es tan habitual, que la palabra descansadora no los ha ablandado.

Solo ante si mismo el hombre piensa y sus facciones expresan atención interior.

Arrugas no vendrán sino como tarjas del tiempo.

Y edades no hay más que tres :

La edad en que se dice : Todavía no puedo. La edad en que se puede sin decir. La edad en que se dice : Ya no puedo.

Pero en la edad de los hechos se une el goce de haber llegado a la tristeza de sentir el descenso.

No protestamos porque para nosotros todo es aceptación.

La Porteña.

Febrero 1922

Les visages n'expriment rien.

Le rire, les larmes, cela s'échange de l'homme à l'homme et non pas de l'homme au désert.

Et tant d'heures en la présence de la terre toute nue !

Avec qui rirait-on ? Vers qui pleurerait-on ?

Les lèvres sont tellement faites au silence que la parole, qui serait leur repos, ne les a pas adoucies.

Seul en face de lui-même l'homme pense, et ses traits indiquent une attention intérieure.

Les rides, quand elles viendront, ne seront que les entailles du temps.

Et en fait d'âges, on n'en compte que trois :

*Celui pendant lequel on dit : Je ne peux pas encore.
Celui pendant lequel on peut sans rien dire. Celui pendant lequel on dit : Je ne peux plus.*

Mais dans l'âge des actes s'unit à la joie d'être arrivé la tristesse de sentir qu'on descend.

Nous ne protestons pas : pour nous tout est acceptation.

Février 1922.

La soledad absoluta.

*Y mi alma que bracea en derredor como un molino,
sin encontrar más que viento en sus brazos abiertos.*

*El hombre que responde con suficiencia irónica a
mi grito y a mi alegría.*

*Y a veces la duda de que todo lo que agito en mi
cabeza cargada de inquietudes no es sino locura. Y mi
sentimiento de soledad manía de persecución.*

La Porteña.

Enero 1922.

La solitude absolue.

*Et mon âme qui brasse violemment à l'entour de moi
comme un moulin, sans rencontrer autre chose que du
vent entre ses bras ouverts.*

*Et l'homme qui répond, plein de suffisance et d'ironie,
à mon cri de douleur et à ma gaîté.*

*Et par moments le soupçon que tout ce que je remue
dans ma tête lacérée d'inquiétudes n'est que folie. Et
mon sentiment de la solitude, manie de la persécution.*

Janvier 1922.

Todo se ha agrandado en la soledad.

El crepúsculo hermana al mundo con los astros.

El cielo se ha dormido.

*Y un hombre que canta, desliza su alma por la falda
de las montañas hacia la quietud inamovible.*

*Pequeña antena de carne alucinada de imposible,
espero en la tensión de todos mis anhelos, que algo grande
como un Dios me eleve a la armonía universal.*

Puerto Pollensa.

Setiembre 20 — 1922.

Tout s'est magnifié dans la solitude.

*Le crépuscule introduit le monde dans la communauté
des astres.*

Le ciel s'est endormi.

*Et un homme qui chante fait glisser son âme au long
des pentes vers la quiétude inaltérable.*

*Petite antenne de chair hallucinée d'impossibilité
j'attends, de tous mes désirs exaspérément tendus, que
quelque chose de puissant comme un Dieu m'élève à
l'harmonie universelle.*

20 Septembre 1922.

El día inicia, en su explosión de luz nucleada por el sol, el eterno período de claridad que se salva de dos noches.

Soy centro de una tromba vital en elevación.

Y abro las manos para que en ellas pase, vibre, resbale, todo lo que no puede ser finito.

La Porteña.

1922

Le jour inaugure, avec son explosion de lumière centrée en son noyau solaire, l'éternel période de clarté qui échappe à deux nuits.

Je suis le centre d'une trombe vitale en ascension.

Et j'ouvre mes mains, afin qu'en elles passe, vibre, rebondisse, tout ce qui ne consent pas à être limité.

1922.

*El hombre me ha dado la mano; la mujer su boca
y su sexo. Aún no sabemos cambiar almas.*

*Siento que los contactos son sólo recuerdos caídos de
mi cuerpo.*

*Y mi alma, indecisa pugna por desprenderse del
horizonte de mi carne para iniciar su mañana.*

Paris.

Abril 9 de 1922.

L'homme m'a donné la main ; la femme, sa bouche et son sexe. Nous n'avons pas encore appris à faire l'échange de nos âmes.

Je sens que les contacts ne sont que des souvenirs qui se sont détachés de mon corps.

Et mon âme — lutte indécise pour se détacher de l'horizon de ma chair et commencer enfin sa journée.

9 Avril 1922.

*Tengo miedo de mirar mi dolor,
No vaya a ser que me quede demasiado grande.*

Prefiero calzar mi deber como una valentía de espuelas e hincando mi pereza, que quisiera morir cobardemente, andar con frente firme ante la pampa yerma del dolor de los otros.

Sólo así quiero merecer.

La Porteña.

Setiembre 1924.

J'ai peur de considérer ma douleur :

Il ne faudrait pas que j'en demeurasse par trop grandi !

J'aime mieux me chausser de mon devoir comme d'une vaillance d'éperons, et pressant ma paresse qui lâchement voudrait mourir, m'avancer d'un front décidé vers la pampa déserte de la douleur d'autrui.

C'est seulement ainsi que je veux mériter.

Septembre 1924.

Me he acostumbrado a estar solo.

Como el ombrú se ha acostumbrado a la pampa.

Mi alma es una esfera mirando su centro que es vigor.

Para caminar por la vida, sé sostenerme sobre las piernas de mi voluntad y mi coraje.

La noción de mi propia existencia me impide caer.

La vida es una obligación que mantener.

Ignoro la cobardía cuando me he dicho: Debo.

La Porteña.

Setiembre 1924.

Je me suis habitué à être seul

Comme l'ombú s'est habitué à la pampa.

Mon âme est une sphère regardant son centre qui est vigueur.

Je sais, pour marcher au long de la vie, me soutenir sur les jambes de ma volonté et de mon courage.

La notion que j'ai de ma propre existence m'empêche de tomber.

La vie est une obligation qu'il faut remplir.

*J'ignore toute lâcheté une fois que je me suis dit :
Je dois.*

Septembre 1924.

Solo, para soportar el peso de mis palabras:

Las que no se dicen y coagulan un trozo de alma.

Convertido en mi propio presidio, tiendo ante mi el callejón pampeano de mis anhelos, para caminar inconsolablemente, lastimando mis dolores.

No quiero guías que confundan mi rumbo.

No quiero amigos sobre quienes pesar egoistamente.

Sé,

que sólo las llegadas, que son cansancio, pueden fructificar en partidas, que son victoria.

Ceder y poseer están dormidos en lo más solitario de mi intimidad.

Sé,

que únicamente, cuando el silencio ha cerrado todas las puertas que la inquietud le inflige como espuelas, puedo encontrar, en mi alma, la acequia cantora de mi fuerza.

Buenos Aires.

Agosto 1924.

Seul pour supporter le poids de mes paroles :

Celles qui ne se disent pas, et qui caillent un morceau de l'âme.

Devenu ma propre prison, je tends devant moi la route de pampa de mes désirs, pour y marcher sans consolation possible, en y malmenant mes souffrances.

Je ne veux pas de guides, qui embrouilleraient ma direction.

Je ne veux pas d'amis sur qui peser égoïstement.

Je sais

que seules les arrivées, qui sont lassitude, peuvent fructifier en départs, qui sont victoire.

Céder et posséder sont endormis au plus solitaire et au plus intime de moi-même.

Je sais

que c'est seulement lorsque le silence a clos toutes les portes que l'inquiétude lui inflige comme des éperons, que je peux trouver, dans mon âme, la source canalisée, et chantante, de ma force.

Août 1924.

En este momento que sufro, mi coraje debe comprender.

Nada es que mi cuerpo se bambolee en la pesada prisión de su dolor.

Tal vez, por ahí, un hombre harto de amor o de belleza, ha dejado que su alma caiga de rodillas ante la vida, porque al fin ha comprendido.

RICARDO GÜIRALDES.

(1922-1926).

En ce moment où je souffre, il faut que mon courage comprenne.

Ce n'est rien, si mon corps titube dans la pesante prison de sa douleur.

Peut-être que par ce chemin un homme, rassasié d'amour ou de beauté, a permis que son âme s'agenouillât devant la vie, parce qu'enfin il a compris.

RICARDO GÜIRALDES.

Traduit de l'espagnol par

VALÉRY LARBAUD.

DEUX ARTISTES LYRIQUES

Je les avais vus pour la première fois à Naples, dans un café, lieu de délassement et de bruit plébéiens, fréquenté par des familles d'artisans et de petits commerçants d'un quartier central. La longue salle enfumée, excitée, vibrante, les groupes de clients buvant et causant, m'intéressaient ; et je ne donnais que peu d'attention à l'espèce de scène sur laquelle passaient, devant un feu de rampe cruel, dans une tourmente de musique aux crises très douloureuses, d'insignifiants numéros de café-concert. Eux, la « Coppia Baretta » étaient visiblement les favoris de ce public. Pour eux on faisait un peu de silence. Les répliques de l'homme, et ses jeux de mots, portaient. On applaudissait les couplets de la femme. Leurs duos et leurs danses avaient du succès. Il y avait jusqu'à deux et parfois trois rappels, et la scène finale était bissée.

Les Baretta étaient des comiques « à transformations », et la rapidité avec laquelle ils changeaient de costumes, et la variété et le luxe relatif de ces costumes, étaient sans doute ce que spectateurs et spectatrices appréciaient surtout. Mais il y avait aussi, pour les seuls spectateurs, l'attrait corporel de la chanteuse : tout ce qu'elle montrait de peau : bras, épaules, gorge, et le dos largement et très bas découvert ; une peau d'une teinte chaude sous la poudre de riz trop blanche et maladroitement appliquée ; et encore ce coup de hanches qui soulevait loin derrière elle, et rabattait soudain sur les hautes jambes, tant de volants de satin rouge-feu ou de tulle vert-amande.

Mais j'étais, étranger, distrait de tout cela par le spectacle du peuple napolitain savourant son loisir de l'après-souper ; visages qui rappelaient ceux des fresques de Pompéi ; mimiques admirablement expressives : des conversations toutes conduites au moyen de gestes presque imperceptibles et de jeux de physionomie très subtils ; quelques enfants et quelques jeunes filles d'une beauté dont la perfection s'offrait

au regard comme un sujet d'études et de méditation, comme un secret divin qu'on aurait surpris ; grotesques en qui on trouvait, spontanément, des ressemblances avec les personnages des atellanes ; et, dans un coin, assise à une table où des hommes discutaient avec violence, une jeune mère, sombre et belle, et silencieuse, la poitrine ingénument découverte, allaitait un enfant. Le contour de cette gorge, ce visage plein de sagesse et de sollicitude penché sur le nourrisson, et cette manière d'être assise, immobile, dans la gloire maternelle, comme une figure symbolique, — une Vertu, une Cité, Naples elle-même, — cela aurait suffi à détourner mes regards de la scène où la Coppia Baretta faisait rage : « A présent Parthénope me retient ».

*
* *

Six ou huit mois plus tard, le Grand Théâtre de la petite sous-préfecture annonçait, après un long relâche, une série de représentations de « Variétés ».

Il fallait y aller, il fallait prouver à ces artistes, presque tous venus de la Capitale, — Naples, — et quelques-uns même de Rome et de Milan, que la petite ville des Pouilles était capable de les accueillir avec empressement. Pour ma part, afin qu'il y ait un spectateur de plus, j'étais décidé à suivre sinon toutes du moins la plupart des représentations. Les prix étaient si modiques qu'il me fut possible de louer pour toute la saison une place dans une avant-scène. Et je n'eus pas à regretter d'avoir fait cette dépense : le spectacle était bon. Il y avait une troupe romaine, de comédie dialectale, et un groupe de chanteurs napolitains qui avaient de belles voix et un répertoire, ancien et moderne, très varié. Pour remplir les intervalles on faisait passer quelques numéros de café-concert ; diseuse, prestidigitateur, équilibristes, et, — mais il me semble les avoir déjà vus ; où ? je me souvins du café populaire, à Naples, et le programme me rappela leur nom : la Coppia Baretta. C'étaient bien eux : les calembours du comique, le décolleté de la chanteuse, les volants rouge-feu battant la soie transparente des bas.

On les accueillit froidement. Une réplique trop crue mécontenta les loges et le parterre ; une fausse note fut soulignée par des grognements aux galeries. Et les choses furent près de se gâter tout à fait quand une longue série de pauvres jeux de mots provoqua des murmures et quelques « Basta » énergiques. Les Baretta, déconcertés, accélérèrent leur débit, s'embrouillèrent dans leurs répliques. Je vis de la sueur luire au front de M. Baretta, et une pathétique inquiétude troubla son regard soudain grave dans son visage qui continuait mécaniquement à sourire avec l'expression de fatuité triomphante et d'ironie supérieure qu'exigeait son rôle. Madame Baretta, plus calme, aussi moins malmenée par la critique, arrangea un peu les choses en faisant quelques pirouettes et en donnant son grand coup de hanches, et lorsqu'elle rentra en scène, peu de secondes plus tard, dans un nouveau costume, elle poussa un long cri joyeux, d'enfant espiègle (« Moi je m'amuse énormément, et si quelques-uns ne sont pas contents, ça m'est bien égal »), un cri de femme jeune et saine, qui parut

apaiser l'auditoire. Déjà, quelques âmes charitables avaient essayé de couvrir et de compenser, par des applaudissements trop marqués pour être sincères, les bruits désapprobateurs et les protestations des grincheux.

J'avais secondé avec zèle ce mouvement de réaction en faveur de la Coppia Baretta. J'avais vu leur angoisse de si près que je n'avais pu m'empêcher de la ressentir. J'avais vivement imaginé, et m'étais exagéré sans doute, les conséquences de leur insuccès : leur contrat résilié dès ce soir, leurs frais de voyage et d'hôtel non récupérés, leurs économies entamées, et le retentissement de cet échec les empêchant de trouver d'autres engagements ; une chute dans la hiérarchie de leur profession... Il fallait les soutenir contre ce public sans pitié ; il fallait les applaudir avec force, et les reconforter par des marques d'approbation qu'ils verraient. Je fis un essai de l'art dramatique : je jouai l'attention, l'intérêt, l'amusement, l'admiration. Les Baretta étaient pour moi de vieilles connaissances, j'avais fait partie du public qui les

fêtait, à Naples, dans le café où ils avaient connu la gloire. Je leur devais ces encouragements et ces vigoureux battements de mains. Par bonheur le reste de leur numéro passa sans anicroche. On applaudit suffisamment leur dernière scène, leur transformation finale, mais elle ne fut pas bissée. Comme ils se retiraient, en passant devant la loge où j'étais, ils me firent un salut rapide, confidentiel, et au mouvement des lèvres de Madame Baretta je compris qu'elle prononçait à voix basse le mot « Grazie ». Peu de remerciements me sont allés au cœur comme celui-là, si imprévu, et qui semblait répondre à un mouvement de l'âme plutôt qu'à un service rendu.

Je retournai le lendemain soir au théâtre, surtout pour les chanteurs napolitains, mais un peu, aussi, pour me rassurer en ce qui concernait le sort de la Coppia Baretta. Elle était encore au programme. Je vis qu'il n'était plus nécessaire de les encourager ou de les soutenir : c'eût été excès de zèle et manque de tact. Le public de la première, seul, s'était montré difficile ; celui des représentations suivantes arrivait

disposé à tout applaudir. Dès lors, chaque soir, quand les Baretta quittaient la scène, ils pouvaient me voir battant des mains, mais le regard distrait, ou la figure tournée vers la salle.

*
* *

Cependant j'avais suivi attentivement l'exécution de leur numéro, devenu pour moi un sujet d'observations et de réflexions intéressantes. Et d'abord : d'où venaient les éléments de ce numéro : les dialogues, les jeux de scène, les danses, les couplets ? Quelles étaient les origines, les sources, de ce qu'on pouvait en somme appeler « le texte » de cet ouvrage lyrique-dramatique ? Quelques scènes : le Suiveur qui aborde la Dame, le Vieux Monsieur qui courtise la jolie Modiste, le Souteneur et la Fille, descendaient directement et sans modifications notables d'archétypes parisiens. Le dialogue entre le Petit Garçon qui joue au cerceau et la Petite Fille qui saute à la corde appartenait probablement à une tradition anglaise continentalisée. Les autres « transformations » venaient d'un vieux fonds

largement et confusément européen. Pourtant la dernière, celle où M. Baretta paraissait dans le costume et le rôle d'un « Superuomo » — d'un Surhomme, ni plus ni moins, — donnait tout d'abord l'illusion de la nouveauté, et on pouvait penser qu'elle venait, *vià* Milan, de Munich ou de Vienne. Mais un peu d'attention faisait voir dans ce personnage au nom nietzschéen le même grotesque prétentieux, trop élégant et un peu fou, qui s'était appelé quelques années plus tôt, l'Esthète, après avoir été successivement, en remontant plus haut dans le XIX^e siècle : le Petit-Crevé, le Gommeux, le Dandy, le Lion. Il avait été aussi l'Incroyable. Il avait pu être, enfin, le Diseur de Phébus, le Précieux, et même, qui sait ? le Scurra latin, à l'époque où ce mot était encore pris dans un sens favorable. Pour ce qui est du texte lui-même, — versions ou adaptations italiennes d'originaux étrangers, — il était si plat et si vulgaire qu'il semblait impossible de le faire valoir ; il était même très difficile de le faire excuser, — et les Baretta en avaient eu la preuve, le soir de la première.

Et toutefois chaque scène contenait, à l'état brut, une espèce de situation comique. Un homme, une femme, capables d'un peu d'invention et d'expression, auraient pu, sans rien changer aux paroles, tirer parti de cette situation, l'illustrer, la transposer, lui donner, avec les moyens dont ils disposaient : gestes, ton, attitudes, une certaine valeur artistique. Mais on voyait bien que les Baretta étaient incapables d'invention et d'expression, et que leur idéal consistait à répéter très exactement, sans fautes, les leçons qu'ils avaient apprises. Ils ne jouaient pas ; ils faisaient un exercice. On les avait dressés, pour leur argent, à faire ces tours. Dès qu'ils commençaient leur numéro, ils rejetaient tout ce qui, en eux, était eux-mêmes, et tous leurs efforts tendaient à une perfection inhumaine, de machines, d'automates. S'ils avaient seulement pu se persuader un instant qu'ils étaient, lui le Suiveur et elle la Dame suivie, ils auraient peut-être inventé, exprimé quelque chose. Mais pour eux la situation n'existait pas ; ils ne la voyaient pas : ils ne voyaient que la série d'actions qu'il fallait accomplir, dans un

ordre rigoureux, pour arriver à la fin de la scène. Sans doute ils croyaient que, tout en faisant illusion au public, eux-mêmes n'étaient pas dupes de leurs rôles ; mais ils l'étaient, car leurs rôles se substituaient à eux : la série d'actions mécaniques anéantissait momentanément leur personnalité ; un hypnotiseur, — leur dresseur, — les tenait en son pouvoir, inconscients, endormis. Ils n'étaient ni eux-mêmes ni le personnage conventionnel qu'ils croyaient représenter. Ils parlaient à la première personne, mais leur « je » était plus impersonnel que le « je soussigné » d'une procuration légale ou d'une déclaration en douane. Et même le cri joyeux de la femme, à sa rentrée en scène, n'était sans doute qu'un truc traditionnel qu'on lui avait enseigné en même temps que ses répliques, ses couplets, et son coup de hanches.

Ils n'avaient pas deviné, aperçu, dans leur fameuse transformation finale, la riche situation qu'elle contenait : situation éminemment comique et qui aurait pu être élevée jusqu'au tragique. Le Surhomme pouvait être tout simplement un fat, une nullité préten-

tieuse, une créature de la dernière mode, et sa partenaire, l'Elégante qui se moquait de lui et qui ne voulait pas être une Surfemme, pouvait n'être qu'une incarnation du Bon-Sens populaire, et dans ce cas les interprètes avaient là une donnée, un thème, qui leur permettait d'exploiter un précieux filon d'expériences, de souvenirs, d'observations, de malice et de satire. Mais le Surhomme pouvait être aussi, en dépit de ses travers et de ses ridicules apparents (la rançon de sa grandeur), une incarnation du génie méconnu et bafoué, et le thème devenait quelque chose comme « la lutte de l'Esprit et de la Matière ».

Assurément, mettre tout cela dans une scène dialoguée, chantée et dansée, de café-concert, eût été une entreprise désespérée ; pourtant on ne pouvait s'empêcher de penser que des artistes un peu doués auraient trouvé le moyen d'indiquer, de faire sentir, par leur jeu, ces deux aspects, comique et tragique, de la situation ; ou encore : que deux vedettes de talent, ayant à traiter cette scène, en auraient suggéré la signification profonde, même inconsciemment, par le

caractère humain qu'ils lui auraient donné. Imaginer, par exemple, un mime comme Charlie Chaplin dans le rôle du Superuomo, — surtout lorsqu'il prend cet air qui le fait ressembler au portrait d'Edgar Poe connu sous le nom de «daguerréotype de Stella», — dans le rôle de l'Extravagant génial, ridicule et triste, moqué par une simple, saine et normale Enfant de la Nature ! Ainsi, la Coppia Baretta, qui succédait en scène aux chanteurs napolitains dont quelques-uns étaient de vrais artistes, servait surtout à démontrer, par défaut, à la façon des îlotes, ce que peut le talent, et combien il est rare.

Comme Monsieur Baretta est le seul Surhomme que j'aie jamais vu, je ferais peut-être bien de décrire son costume, qui est ce à quoi, principalement, on reconnaît son espèce, ou sa caste. Il avait une très longue redingote bleu-ciel, un faux-col rose, empesé, d'une hauteur prodigieuse, un monocle carré dont le large ruban était du même bleu que sa redingote, et un chapeau très-haut-de-forme, en soie rose. Le pantalon était noir, pantalon d'habit de cérémonie, qui

avait été celui de presque tous les autres personnages représentés par M. Baretta, — mais ce pantalon ne se voyait guère. Enfin il tenait à la main une grosse fleur rose qui avait la forme d'un artichaut, avec une tige très longue. Et tout cela était prévu, et jusqu'à la façon dont je viens de le décrire, — tant l'esprit de convention et de banalité, qui animait les Baretta, est contagieux ! J'ai oublié les paroles qu'il disait et chantait, et je le regrette, car c'étaient, indubitablement, des paroles surhumaines...



Deux, ou trois, années plus tard, un matin d'avril, au buffet de la gare de Métaponte. Il faudrait peut-être dire « la Gare Métaponte » : car toute importante qu'elle soit et bien que le mot « Métaponte » se lise sur sa façade et ses côtés, elle ne correspond à aucune ville ou bourgade actuellement existante. Elle est toute seule, avec ses alignements de rails, ses quais, ses hangars, dans la campagne nue, entre les monts,

déjà lointains, de la Basilicate, et la plaine qui descend vers la Mer Ionienne dont le souffle agite les brins d'herbe entre les voies de garage et dont l'odeur arrive jusqu'au seuil des salles d'attente. Métaponte, illustre par le séjour de Pythagore, n'existe plus que dans la quatrième dimension. Une belle route moderne, derrière la gare, conduit aux ruines qui en marquent l'emplacement. Mais c'est loin. Il faudrait prendre une voiture ou marcher longtemps. On verrait alors, peut-être, quelques débris de murs ; des entassements de briques rompues ; des monticules à la formation desquels les lois géologiques n'ont point eu de part et qui sans doute cachent des édifices écroulés ; quelques alignements de pierres taillées, au ras du sol ; et deux colonnes debout, leurs fûts rongés par le ciel, leurs chapiteaux réunis encore par un reste d'architrave qu'elles portent patiemment sur leurs fronts, depuis des dizaines de siècles : deux messagers en route pour l'avenir, sous les astres témoins de leur fidélité, à travers beaucoup d'âges ; deux guetteurs tout seuls dans la plaine, gardant le sommeil de la cité qui s'est

couchée, lentement, maison par maison, à leurs pieds, qui est descendue, avec ses statues brisées et ses fontaines taries, sous la terre. De la gare on ne les voit pas ; et les yeux usés de leurs chapiteaux, si loin qu'ils regardent à l'horizon, n'ont pas aperçu la gare. Voyageurs dans le temps, mais immobiles dans l'espace, ces deux veilleurs, ces deux hérauts publics de Métaponte, n'ont pu savoir ni annoncer à leur cité ensevelie qu'un nouveau siècle avait édifié, au bord d'une route nouvelle, une vaste maison de relais pour que tous les courriers du monde pussent venir à Métaponte et pour que de Métaponte il fût possible d'aller en peu de jours aux extrémités de ce qui avait été, pour les derniers habitants de la ville morte, le monde connu. Et c'est pourquoi le bruit des trains, qui du reste lui parvient très affaibli, n'a pas réveillé Métaponte. Et la Gare, qui s'est lassée d'attendre le réveil de la ville dont elle porte le nom, a fini par se substituer à elle. La Gare est Métaponte : ses salles d'attente et son buffet sont tout remplis du souvenir immense de Pythagore. Et où serait-il, ce souvenir, sinon ici ?

A coup sûr il n'est pas dans ce très éloigné, invisible, quartier en ruines où s'élèvent les deux colonnes solitaires ; il est où sont les vivants, où sont les habitants, plus ou moins stables, souvent très fugitifs, de Métaponte : les employés de la gare et les voyageurs qui attendent une correspondance, — car Métaponte se trouve à l'embranchement de plusieurs lignes de chemin de fer. On attend, ou du moins on attendait, si longtemps, parfois, et si monotonnement, — surtout les trains paresseux (et en cela sybaritiques) qui vont à Sybaris, — qu'on se sentait vraiment devenir métapontain.

*
* *

Nous étions trois de ces Métapontains, ce matin-là, dans le buffet encore somnolent. Tous trois à la même table, mais longue, et j'étais assez loin des deux autres : un homme et une femme. Tous trois buvant, ou ayant bu, des « cafés-express » que l'épaisseur des petites tasses refroidissait vite. En silence nous avions regardé, par le vide des fenêtres, l'aurore se dilater au ciel pur

de la Grande-Grèce ; « nous » : l'autre homme et moi ; la femme, tête nue, tournait le dos aux fenêtres rutilantes.

J'avais dû rêver ; j'avais suivi la belle route qui conduit aux ruines, et tout à coup il m'avait semblé m'apercevoir que les deux colonnes étaient moins éloignées qu'autrefois de la gare. Je devais assurément me tromper. Je retournai sur mes pas, pour mieux mesurer la distance, pour revoir des points de repère. Je courais derrière mon ombre, qui toucha enfin le mur de la gare ; et alors je me retournai et j'aperçus, à gauche de la route, à la limite de l'horizon, les deux chapiteaux supportant la mince architrave. Ils grandissaient insensiblement. Soudain, plus de doute : le haut des fûts rongés de ciel apparut. Je dus faire un mouvement ; une cuiller tomba. L'aurore était devenue le grand jour. Bientôt on apporterait le lait, de chèvre probablement, et on nous servirait enfin du café au lait. Cela nous ferait attendre plus patiemment le train pour Tarente. Mais le train pour Reggio-Calabria passait avant : était-ce celui que mes voisins

attendaient ? Je les regardai mieux que je n'avais fait jusque-là, l'homme surtout.

Un autre rêve ? Non. Sûrement une ressemblance avec des personnes de ma connaissance ; mais avec qui ? Non : les personnes elles-mêmes ; mais qui ? Des voisins de salon d'hôtel, ou de théâtre, ou de café, à Rome ? à Salerne, à Tarente ? ou (mais non) dans la petite sous-préfecture des Pouilles ? Intéressants à considérer, les bonds et les arrêts de la Mémoire-Consciente en chasse, dans ces cas-là. Mais cela empêche de trouver. Figures indubitablement vues déjà, connues ; toutes deux. Et la Mémoire-Inconsciente, qui sait mais qui ne peut pas dire, suit de loin ces mouvements, et les corrige et les dirige, comme avec des signaux qui veulent dire : Vous brûlez... vous gelez... un peu moins froid... plus chaud... Rome ? Le Pôle-Nord. Lecce ? Le Pôle-Sud. Bari ? Salerne ? Climat tempéré. Décidément ramené vers Naples et vers la sous-préfecture. Et soudain : le Théâtre Municipal ; et puis le café de Naples. Mais oui, c'était bien ça. Le Scurra ! Le Surhomme et sa chrétienne ;

M. et Mme... Barroccio... Barloccia... Berettino...
la Disfida di Barlett... Ah : la Coppia Baretta !

C'est ainsi qu'on reconnaît deux arbres dans un paysage. Peu changés. Engraissés. Visages prospères. Bien vêtus. Tant mieux. Aspect vulgaire, aussi ; beaucoup plus que sur la scène. Tant pis. Je n'avais pas vu qu'elle avait la bouche tellement de travers ; affreuse ; « Grazie ». Oui : « Basta ». Applaudissons-les. Il dirait, par exemple de cette table du buffet de Méta-ponte : la table de Pythagore. Ce genre d'esprit. Mais ce trait-là ne porterait pas ; encore trop fin pour son public. Sans doute en tournée, et il n'y a rien de surprenant à les retrouver dans n'importe quel buffet de gare entre Naples et Tarente ou Gallipoli. Cyprès vus au tournant d'une route, en Toscane. *Et teneram ab radice ferens...* Les accents, tous sur E ou A : E A E A E, avec des rappels à la basse : e a e... Mais il faut avoir beaucoup regardé les cyprès ; la montée droite, d'un seul jet, le dos *Silvane* nu et pur la nuque ferme et soudain la ligne nette au-dessus de laquelle à la peau brune se substituent les cheveux feuillage

noir touffes et boucles de flammes noires, « Grazie » la bouche de travers, *cupressum*.

Ce qui aurait été surprenant, c'eût été de me voir reconnu par eux. Mais de cela nul danger. Je pensai « danger » parce que je n'avais pas du tout envie de parler à ce moment-là. Et puis, entraîné, j'aurais peut-être bien été capable de les amener à se souvenir du petit service que je leur avais rendu. Pourtant j'aurais aimé savoir de quoi se composait à présent leur répertoire, et d'où il venait, et si les jeux de mots étaient inventés par M. Baretta et insérés par lui dans le texte, et sous quelle forme, — livre ou tradition orale, — ce texte lui était communiqué; bref, où ils s'approvisionnaient d'esprit, et s'ils donnaient encore la scène du Surhomme ? Mais ces questions pouvaient paraître indiscrètes. Et leurs mines prospères répondaient à la principale : tout allait bien pour eux.

Avec et malgré ce répertoire ! Ce genre de chose était donc demandé ? Mais si une concurrence les menaçait, ici même, sur leur tournée du Sud ? et si le goût du public changeait ? Et n'y aurait-il pas quelque

moyen, pour eux, de s'élever dans la hiérarchie de leur profession, de gagner plus d'argent, de sortir du cercle de ces tournées en Province ? Les chanteurs napolitains étaient allés jusqu'à Milan où je les avais revus, et comme leur succès croissait toujours, ils finiraient par sortir des frontières du Bel Paese ; on les entendrait à Paris, Londres, Berlin, peut-être même à Buenos-Aires... Je songeai au dialecte de Tarente et de la région qui dépend de Tarente : le Gréco-Salentin, mélange de Grec et d'Italien méridional, extrêmement plaisant à l'oreille, et que j'aurais souhaité comprendre et apprendre. On dit qu'il disparaît ; mais les pêcheurs le parlent encore, et les pêcheurs chantent ! et les filles et les femmes des pêcheurs, en réparant les filets, le long du Mare Piccolo, à Tarente même, chantent en Gréco-Salentin ! Il faudrait recueillir tout ce folk-lore, paroles et musique, l'étudier avec soin, le mettre en valeur pour la scène, et voir l'effet produit, d'abord dans la région puis à Naples et à Rome, peut-être en Grèce même, et plus tard...

Plus je considérais cette idée plus elle me semblait

heureuse et facile à réaliser. Personne n'avait encore tenté cela ; on l'aurait su ; une personne de ma connaissance, un professeur, à Tarente, m'en aurait parlé. Voici donc M. et Mme Baretta directeurs et vedettes d'une troupe florissante et connue ; et finis les calembours stupides, ou s'il les aime tant, il les fait en Gréco-Salentin, et personne ne comprend. Oh ! il fallait leur faire part de cette trouvaille. Tant pis, j'engagerais la conversation. Permettez, un admirateur déjà ancien, très heureux du hasard qui. Questions sur le répertoire, digression sur les chanteurs napolitains, d'où transition aisée vers le dialecte et les chansons populaires de Tarente... Mais je regardai M. Baretta. Non, jamais cela ne lui entrerait dans la tête. Le répertoire tout fait, parisien de Milan et largement et confusément européen, le Suiveur et la Dame, le Souteneur et la Fille, voilà en quoi il avait foi ; voilà tout ce qu'il savait et comprenait. C'était, pour lui, la seule voie sûre, c'était ce qui se faisait, ce que le public demandait. La preuve ? Mes joues. De temps en temps une nouveauté : comme la scène du Superuomo, — nou-

veauté apparente, le nom seul changé. (Et en effet, des années plus tard, je devais revoir, à Paris, ce même personnage devenu, pour une seule saison, le « Poète Dada » ; et M. Baretta, s'il continuait alors à exercer sa profession, a dû paraître, sur les scènes de Tarente et de Cosenza, pendant une saison, vêtu en Poète Dada, — redingote rose et chapeau bleu-ciel, je suppose...) Donc, rien à faire. Et tout de même, essayer, jeter au hasard cette graine d'une idée qui en valait une autre ; comme j'aurais pu leur donner, au hasard et dans un moment d'inspiration, trois numéros à jouer pour le prochain tirage du Lotto... Je rapprochai ma chaise du milieu de la table. Pause. Demandai si le café au lait serait bientôt prêt. Pause. Tournai la tête vers M. Baretta. Pause. Un employé ouvrit la porte, entra, cria une longue phrase incompréhensible : noms de stations agglutinés et syncopés en un seul mot de quarante syllabes. M. Baretta se leva, souriant, malin : — Comment ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Répétez-nous ça, mais un tout petit peu moins vite.

Quelle gracieuse désinvolture d'homme de théâtre,

amusant même dans les plus petites circonstances de la vie ! — Comment ? je vous jure que nous n'avons rien compris. Ni Madame ni ce Monsieur n'ont entendu ; parole d'honneur.

Il avait suivi l'employé vers la porte. Madame Baretta me regarda. Elle souriait, satisfaite du trait d'esprit de son mari, et par politesse je souris aussi, feignant de goûter cette plaisanterie qu'au fond je trouvais vulgaire et peu charitable.

Mais M. Baretta revint alarmé, agité : c'était leur train ! Le seul train remontant, avant deux heures de l'après-midi, vers Naples ; un omnibus, mais qui leur permettrait d'être à Potenza trois heures plus tôt. Vite la valise, l'autre valise, vite, et Madame Baretta prend son sac à main, sans avoir le temps de remettre son chapeau. Salut de Monsieur, de Madame, dans ma direction. « Bon voyage » ; je n'ose ajouter : « Monsieur Baretta » : le train est en gare, l'explication serait trop longue ; et à quoi bon intriguer les gens ?

Avec Patch avec Toc les talons caoutchoutés (système Patch) de M. Baretta les talons hauts Toc

(le poids de la femme) de Madame Baretta vers la porte sur le carrelage Toc du buffet de Métaponte Patch, patchant Monsieur tocquant Madame, mieux de dos que de face, Toc, la nuque ferme, droite, brune sous la ligne nette où le feuillage du cyprès commence, boucles et touffes de flammes noires. Toute la porte vitrée d'un seul coup de vent de la Mer Ionienne battante, avec Patch avec Toc, exit la Coppia Baretta.

VALERY LARBAUD.

LA PAMPA AUX YEUX CLOS

I

Quatre chevaux de front tiraient le break et l'arrachaient à la boue de la piste. C'était, dans la nuit, une lutte constante violente et mouillée. Le *cuarteador*, pilote de l'équipage, le précédait, une longue lanière de cuir d'une dizaine de mètres attachée à la diligence. Le *mayoral*, assis à la place du cocher, servait de capitaine à cette terrestre embarcation. Il connaissait bien la route et donnait à voix basse des instructions au *cuarteador* qui distinguait de loin ses paroles, alors que Bigua, dans la voiture, les percevait à peine.

Parfois, on entendait le clapotis des mares ou des ruisseaux sous les pieds lourds des chevaux, ou bien le claquement du fouet quand il fallait monter une côte glissante.

Trois enfants, étourdis de sommeil dans la voiture

obéissaient aux cahots de la route comme à des ordres obscurs.

Enfin, le jour parut alors que Bigua n'y pensait plus. Des filets d'eau brillaient et mêlaient leurs lividités sur la route. De grands nuages brouillons se réveillaient et se hâtaient dans le ciel sans trop savoir encore où ils iraient.

Bigua regardait des chouettes absolument immobiles sur un poteau de clôture comme si elles en étaient un ornement décoratif. L'une s'envola tout près, avec des battements d'ailes précipités, en poussant des cris aigus, puis d'un coup, se posa nette, les yeux fixes, sur un piquet planté un peu plus loin.

Oui, c'était ainsi.

Au bout de plusieurs heures, ils croisèrent un troupeau. Deux bœufs marchaient devant, énormes et résignés, puis venait une centaine de bêtes à cornes, toutes les tailles et tous les poils. Trois taureaux accompagnés d'un péon à cheval fermaient la marche, accablés par leur puissance même et les bourses ballantes. On les voyait avancer malgré eux, l'un deux beugla. Leur

regard protestait de l'inutilité du voyage imposé.

Plus loin, une chose étrange, près de la route. On eût dit une bête figée dans sa course. Bigua et les enfants descendirent de voiture et virent de près une charogne de cheval déjà largement mutilée par la pourriture et que quelques péons, par plaisanterie, avaient fait tenir sur ses pattes, à l'aide de deux piquets.

La bête — ce qui en restait — esquissait un vague trot de cheval empaillé. Ses côtes brillaient à nu sur le ventre creux où du noir fourmillait encore. Un peu de cuir fauve s'attachait à la mâchoire et aux pattes.

Sur la route, tandis qu'on changeait les chevaux, deux ibis roses s'envolèrent. Un héron, immobile, de profil parmi les joncs, à une vingtaine de mètres de la voiture, fit quelques pas vers une mare proche et ses pattes dures s'ouvraient comme les branches d'un compas dans une succession d'angles très aigus. Il s'arrêta au bord de l'eau, reprenant une immobilité qui, presque aussitôt, parut séculaire. Plaine sans villes, sans horloges ni calendriers, un temps despotique et délirant

régnait ici. Plaine qui, de toutes parts, s'adonnait violemment à la monotonie.

Il y avait déjà longtemps que les voyageurs étaient remontés en voiture, quand un chien sans race, sans âge, et sans couleur précise se mit à courir derrière eux. On ne l'avait pas vu approcher. Il semblait être sorti de quelque fissure de la terre. Bigua et les enfants le suivaient du regard avec une sympathie étonnée.

Comme on ouvrait une barrière et que la bête se tenait toujours près de la diligence, le cocher dit au *cuarteador* de la chasser d'un coup de fouet.

Le chien se mit à hurler longtemps et s'enfuit dans le désert, la tête tournée du côté de la voiture qui s'embourbait dans la piste. Enfin, Bigua l'aperçut et donna l'ordre d'arrêter. A force de caresses il se fit pardonner la brutalité du cocher. La famille ambulante décida même de s'annexer la bête et remonta en voiture.

De temps en temps, le chien les regardait tous quatre pour voir si c'était bien eux, si c'était toujours eux.

Cependant, une obscure crainte de l'avenir s'impo-

sait à Bigua. Où allait-il ainsi sur cette route interminable ? Avait-il bien fait de quitter la ville ? Ils étaient las, lui et ses enfants adoptifs, de regarder sur la route un vanneau, quelque verveine dans les champs, un arbre solitaire, et la misère d'un ruisseau bordé de saules sommaires.

Ils échangèrent un regard vite évité. Ils avaient froid d'une mauvaise nuit et d'un repas de conserves, et du vent qui s'engouffrait dans la voiture et du vide qu'ils avaient sous les yeux et de leurs mains ouvertes sur leurs genoux. Rien d'autre à saisir dans toute la plaine. Les mains sur les genoux ! Cela sonnait comme un commandement de la destinée.

— Nous reste-t-il un long chemin à faire ? demanda Antoine, l'aîné des enfants.

— Six lieues, répondit le cocher.

Qu'elles étaient désespérantes ces lieues de plaine nue, sans un visage !

— Y en a-t-il encore pour longtemps ? insistait Antoine, au bout d'une heure très longue.

— A peine trois lieues.

— Trois lieues.

La lassitude des chevaux se mêlait à celle du jour baissant.

Parfois, on passait un ruisseau.

— Comment s'appelle-t-il ?

— El Sauce, disait le cocher.

— Mais nous en avons déjà passé un qui portait le même nom !

— Il y en a un autre encore, plus loin, qui s'appelle El Sauce.

— Quel pays ! songeaient les enfants. Tous les ruisseaux y ont donc le même nom ? On n'a donc pas éprouvé le besoin d'en chercher d'autres !

Comme le jour finissait :

— Y a-t-il beaucoup de vaches dans la campagne ?

— Non, le bétail est bon, dit le cocher qui avait mal compris la question.

On ne se comprenait donc plus dans ce pays, bien qu'on parlât la même langue.

— Et les gens ?

— Il n'y en a pas.

Etait-ce une réponse cela ? Le cocher avait-il entendu la question ?

— Est-elle jolie l'estancia où nous allons ?

— Elle est jolie.

On n'insista pas. On ne lui en demandait pas davantage. « Elle est jolie », la réponse du cocher, faite d'une voix terne, sembla s'immobiliser, puis se dissoudre dans l'air crépusculaire.

Enfin, vers six heures du soir, ils arrivaient à l'estancia Desposoria. Ils distinguèrent dans l'ombre, à travers les aboiements des chiens, deux modestes maisonnettes dans la campagne. Puis une autre, à l'écart, un peu plus grande. Elles semblaient rapetissées, élimées par l'immensité environnante. Autour des voyageurs, la campagne s'étendait, absolument semblable à toutes les plaines qu'ils avaient parcourues depuis les faubourgs de Montevideo.

La diligence ralentit, s'arrêta. Il fallait bien en convenir ; ils étaient *arrivés*.

Un homme qui devait être Rodriguez, le capataz, venait au-devant de la voiture, mais Bigua regardait

avec une attention passionnée la porte de la maison comme s'il cherchait quelqu'un d'autre qui aurait dû se trouver là, sur le seuil, à attendre.

Déjà, la nuit était noire.

II

Que l'aurore parut belle le lendemain à Bigua ! Il voyait la campagne dans sa vérité matinale, dans sa candeur qui ressuscite chaque jour, comme si rien ne se passait jamais sur le globe des hommes, des femmes et des petits enfants.

La campagne était couverte d'une rosée si légère qu'elle ne pouvait être là que de passage, on le voyait bien.

Par endroits, près de la maison où Bigua avait dormi, l'herbe semblait d'un vert plus sombre, comme si un peu de nuit s'y attardait encore.

Bigua pénétra dans un hangar en tôle qui servait d'écurie et qu'il avait cru vide. Dans l'ombre, un cheval.

Présence d'un être qui bougeait d'obscur oreilles de velours dans un endroit où l'homme s'attendait à ne rien trouver de vivant.

— Ici, le cheval est quelqu'un et vous regarde.

Il décroche un frein pendu au mur et le tient dans ses mains, l'examine longuement, comme s'il le voyait au moyen d'une énorme loupe.

Réalité, réalité du monde tout autour du voyageur qui a perdu le meilleur de lui-même. Dans cette humble écurie, il reprend contact avec la grande famille des choses concrètes. Il en est de crochues, de coupantes, de pointues, d'autres sur lesquelles la main passe avec douceur. Bigua pense à celles qui vous appellent à voix très basse, comme les plantes, certains insectes, les ondulations de la plaine, les étoiles. A grands cris, comme le ciel bleu, celles qui vous touchent légèrement à l'épaule, et quand on se retourne, on ne voit rien. Choses du monde, de grandeur différente, mais sur un seul rang, bien alignées, un homme vous passe en revue. Trop d'aveux, de trouble dans ses yeux pour qu'il vous regarde aujourd'hui sans rougir.

Bigua touche avec étonnement ses jambes et ses bras, comme s'ils lui arrivaient du fond des temps, encore ivres du voyage.

Il veut se débarrasser de son fardeau de rêve. Il est las d'être continuellement dérangé par tous ces mouvements de l'âme. Il se secoue. Il quitte l'écurie, la contourne, et regarde des peaux de moutons tendues, la laine en dessous, au moyen de baguettes de bois fichées en terre. Peaux de couleurs diverses, selon qu'elles étaient plus ou moins fraîchement arrachées. L'une d'elles, préférée du soleil, brillait dans sa pourpre sanguinolente. Et, tout près, des empreintes par milliers : la piste des moutons. Bigua se courbe dessus, pour quelque obscur inventaire.

Il avance vers les ranchos des péons.

C'étaient d'humbles chaumières de boue durcie, aux toits de paille ; peinte de rouge, la bordure de la porte du *capataz*, sur la largeur d'une main ouverte. Ce rouge décoloré rosoyait vaguement et s'écaillait par endroits. La fumée avait bruni le haut de la porte. Il en sortait un peu en ce moment même.

Tout le monde était aux champs, sauf la femme de Rodriguez, cette voix qui disait bonjour dans l'ombre.

Mais voici que s'avancent vers Bigua ses enfants, joyeux, pour lui annoncer qu'à l'ombre des ranchos, un cheval et trois poneys attendent. Le colonel n'avait pas aperçu les montures. C'était le *capataz* qui, avant de partir aux champs, avait pensé à seller les bêtes.

A cheval ! Rien de tel pour prendre possession de la réalité. Bigua se réjouissait de ce galop dans la plaine. L'herbe, l'air, le bétail lui paraissaient si pleins de naturel, de bon sens ! Et comme le soleil sur la campagne a raison chaque jour, à tous les points de son grand orbe !

Ils rencontrèrent le *capataz*.

— Rodriguez, dit Bigua, nous allons faire le tour de la propriété et vérifier avec soin toutes les clôtures. Nous y mettrons le temps qu'il faudra. Je tiens à ce que cette opération soit faite avec le plus grand soin pour que le bétail ne puisse pas s'échapper.

— Si, señor.

Toute la journée, ils chevauchèrent avec les enfants et un péon. Parfois, Bigua prenait des notes.

— 4^e pré en face de la lagune ; 3^e fil de fer à remplacer.

— 2^e pré en face du petit bois ; ajouter un fil de fer barbelé à cause du voisinage des taureaux.

Vers midi, le colonel et les siens revinrent après avoir fait un long tour dans la campagne. Les péons de l'estancia assis à la porte du rancho les virent s'avancer, les péons, belles têtes minces et longues, livrées à la solennité du désert et qui regardaient Bigua avec une sorte de compassion gauchement témoignée.

— Ils doivent connaître *mes malheurs*, pensait Bigua, sans trop savoir à quoi se rapportait cette expression.

Dix chiens les entouraient, bâtards anguleux, coureurs des plaines, trimant dur ; leurs yeux tristes rappelaient ceux des hommes : mêmes soucis, même nostalgie, même misère. Ces chiens ne manifestent presque jamais de joie ; toute velléité de bonheur est tout de

suite bue chez eux par tant d'aridité intérieure. Et s'ils aboient, on dirait d'une toux creuse de poitrinaire.

Bigua entra dans les chambres des péons.

Une âcre et indéfinissable odeur de tristesse montait de la terre dure qui servait de plancher. Cela sentait aussi l'oignon, le cuir, le suif.

Des poules s'échappèrent vers une écurie abandonnée où donnaient les chambres. Nulle femme n'était entrée là depuis des années et peut-être même jamais.

Bigua s'inquiétait de mille choses. Ici, il fallait un matelas ; là, vraiment cet homme était trop mal installé et on percerait des fenêtres au plus tôt. Quelles aveuglantes ténèbres ! Bigua se disait que plusieurs de ces hommes ne connaissaient même pas le bourg le plus proche, à six lieues de là.

Pas une chaise, pas un meuble, à part les lits de sangle. Pas une photographie, ni une lettre, ni un souvenir, ni un projet. Chez ces gens, le passé, le présent, l'avenir ne formaient qu'une seule masse misérable comme ce sac d'avoine troué et fermentant dans un coin.

L'arrivant s'informa du nom des péons, de leurs salaires, dit qu'ils seraient augmentés à la fin du mois et que le nécessaire serait fait touchant leur installation.

Tous l'écoutaient avec gravité.

Il sortit avec Rodriguez à qui il donna les instructions pour des achats à faire.

L'après-midi, on continua la vérification des clôtures. Les deux tiers restaient encore à examiner.

Le lendemain à l'aube, comme Bigua cherchait un mouchoir dans sa valise, il découvrit une lettre à lui remise avant son départ de Montevideo et qu'il avait négligé d'ouvrir. Il n'en prit connaissance qu'à cheval. C'était une communication de son notaire qui était aussi son fondé de pouvoirs.

Tout ce qui venait de cet homme lui avait toujours paru si ennuyeux ! Son correspondant commençait, comme d'habitude, à rappeler ses lettres précédentes et s'étonnait du peu de cas que Bigua paraissait en avoir fait.

— Ah ! c'est encore une de ces histoires d'hypothèques, pensait Bigua.

A mesure qu'il avançait dans sa lecture, il comprenait mieux.

— Mais c'est très grave. Et s'il en est vraiment ainsi...

— Est-ce vrai, demande-t-il à Rodriguez, que don Carlos Espalter est le nouveau propriétaire de cette estancia et qu'il sera ici dans quelques jours pour en prendre possession ?

— Oui, señor, c'est vrai, dit Rodriguez en regardant l'horizon.

Il ne vint même pas à l'esprit de Bigua d'ajouter :

— Pourquoi ne m'en aviez-vous rien dit ?

D'un regard, il remercia le *capataz*.

Au bout d'un instant :

— Pensez-vous qu'on pourrait nous vendre ce cheval et les poneys ?

— Ils sont à moi, dit Rodriguez qui pria Bigua de les accepter « en souvenir ».

Bigua finit par obliger l'homme à se les laisser payer. Après quoi, il ne restait plus au colonel que 30 piastres dans son portefeuille.

Allons, il va falloir s'en aller encore, prendre ce

grand corps et le déplacer. Ou plutôt, il faudra que ce corps se pousse lui-même hors de ces lieux et que ces trois enfants le suivent.

Toute la journée, Bigua accompagné de Rodriguez s'inquiète de l'état des clôtures comme si l'estancia lui appartenait toujours.

Le lendemain, le colonel fait ses préparatifs de départ. Il n'a encore rien osé dire à ses garçons.

La *capataz* s'en vient vers Bigua, ses yeux semblent dire : « Nous ne pouvons tout de même pas vous laisser partir comme ça ». Il voudrait faire à Bigua un présent, lui offrir du moins un spectacle, puisqu'il n'avait rien d'autre à donner, lui, presque aussi pauvre que les vaches et les chiens de la plaine.

— Cela amuserait peut-être les enfants de voir, avant leur départ, la récolte des plumes d'autruches, dit-il. Le colonel ne voudrait-il pas rester un jour de plus parmi nous ?

— Il s'agit bien d'autruches ! pensait Bigua.

Mais il ne fallait pas faire de peine à ces gens-là et il s'empessa d'accepter l'invitation.

Il restera encore là cette dernière journée. Et comme le capataz va s'éloigner, Bigua le retient. Il lui faut absolument demander un renseignement à Rodriguez.

— Mon ami, lui dit-il à voix basse, n'auriez-vous pas vu passer, par ici, avant notre arrivée, une jeune fille française venue de Montevideo, une jeune fille un peu perdue dans ces parages ?

— Non, Señor, non. Je ne l'ai pas vue, dit l'homme, sans marquer le moindre étonnement.

— Elle répond au nom de Marcelle Herbin, crut devoir ajouter l'innocent.

— Nous n'avons vu personne.

Le lendemain, les enfants vinrent chercher Bigua pour la récolte.

— Regardez bien ce spectacle, leur dit-il, car bientôt, nous allons repartir pour le nord. J'ai une affaire à régler là-bas.

Et il désigna un point qui ressemblait à tous les autres points de l'horizon.

— Où ça ? demanda l'un des jumeaux.

Bigua ne répondit pas.

— Je vous ai acheté des poneys, vous les monterez pour partir, dit-il au bout d'un instant.

Au loin, des ombres fluettes glissent à vive allure et se confondent presque avec l'herbe. Rodriguez les désigne aux enfants qui d'abord ne les distinguaient point. Et Bigua discerne les autruches grandissantes rabattues par les péons, à fond de train, vers le filet où elles se précipitent dans une course dégingandée.

Plusieurs tournent sur elles-mêmes et s'échappent entre les cavaliers. D'autres, ouvrant et fermant leur bec saisi d'angoisse, se jettent contre le filet qui brise leur élan et les projette à terre, à la renverse, dans le tourbillon de leurs plumes. Elles se redressent et bondissent à nouveau, les yeux fixes, décrivant avec leurs pattes de grands angles noirs éperdus.

Les péons qui en un clin d'œil ont attaché leurs chevaux et mis bas leur selle, poursuivent gauchement les autruches, les bras entr'ouverts. De longs couteaux, de biais à leur ceinture, leur descendent presque à mi-jambe et entravent leurs mouvements. Rodriguez

signale à un jeune péon un mâle splendide, à l'instant même où celui-ci vient de tomber en arrière, brisé en panache par le filet. L'homme s'avance, mais l'oiseau le renverse d'un coup de patte.

— *Bicho diablo que no quiere dejar el poncho* (1), dit Rodriguez.

Le péon, riant malgré tout, se relève vite, embrasse enfin l'autruche d'un seul coup, la culbute, écrase du pied ses pattes raides, et à pleines poignées, arrache les plumes vivantes de ses ailes et de son ventre floconneux.

— Que puis-je faire pour toutes ces autruches qui me regardent ? Et ces hommes qui sont bons, comment peuvent-ils ainsi assassiner ces oiseaux trop réels ? Et pour me faire plaisir ! pour me faire honneur, parce que je suis Philémon Bigua, ex-colonel, devenu misérable !

Bigua regarde de tout près les oiseaux immobilisés entre les jambes des hommes et sans un trou où glisser leurs têtes plates. Des gouttes de sang rougissent

(1) Diable de bête qui ne veut pas se laisser prendre son poncho.

les ailes ravagées qui se dénudent rapidement sous l'humaine tempête. On voit la chair maigre et la proche ossature.

Il assiste à la récolte, entraîné par le poids de la fatalité. Qu'eussent pensé ces gens s'il leur avait demandé de ne pas continuer ?

Nulle plainte. On n'entend que le bruit des plumes arrachées. Près de Bigua, on délivre enfin une autruche qui s'en va à la dérive, les ailes vides, le ventre à vif, piqué de sang.

Deux autres ont moins souffert et se hâtent, s'éloignent, cherchant leur équilibre, dans un semblant de course de travers, sans cesse arrêté.

Celle-ci ne peut se dresser. On voit se dilater sa gorge rouge, assoiffée d'air, au fond de son bec ouvert à se rompre. On la pousse pour lui donner de l'élan, elle retombe. On l'abandonne. Elle est là, étendue, de toute sa longueur chétive, les pattes jointes, ciseaux soigneusement fermés par la mort. Ses paupières grises sans plus d'épaisseur que de légers souvenirs, s'abaissent, se relèvent, et lentement retombent.

— Marcelle êtes-vous morte aussi ? pense Bigua brusquement.

La récolte est terminée. Il ne reste plus rien de vivant dans le filet sauf quelques autruchons, qu'on ne dépouillera que l'an prochain.

Au crépuscule, alors que Bigua est assis devant la maison qui ne lui appartient plus, s'avance un péon, à cheval. Il tient avec précaution quelque chose qui ressemble à une étrange fleur, à un énorme bouton de camélia. De plus près, Bigua s'aperçoit que l'objet qu'on lui tend sans dire un mot est un grand œuf d'autruche. Il le prend dans ses mains qui se mettent à trembler. L'œuf est lourd, et, dans le soir, il a la douceur luisante d'un regard, d'un adieu.

Les enfants veulent y enfoncer une épingle.

— N'y touchez pas, crie Bigua, épouvanté. Laissez cet œuf tranquille, éloignez-vous !

Quelle voix rauque et douloureuse, quelle voix d'arrière, arrière-gorge !

Le colonel comme s'il tenait Marcelle dans ses bras se retourne dix fois pour s'assurer que nul ne le regarde

et va enterrer l'œuf avec des soins infinis. Il passe doucement, sévèrement, le pied sur la terre pour effacer le petit monticule et pour que nul ne puisse jamais supposer qu'à cet endroit...

III

Le lendemain, à l'aube, ils s'en vont. Ils ne sont plus que des dos, de plus en plus menus, à l'horizon. Le chien Pampa les suit, celui-là même qu'ils avaient adopté durant leur voyage à l'estancia Desposoria. Peu à peu, ces champs, cette énorme masse de plaines, tous ces brins d'herbe, tout ce ciel sur la campagne échappent à Bigua ; à mesure qu'il avance, il se sent de plus en plus dénué. Sa monture même cesse de lui appartenir sous lui. Va-t-elle disparaître entre ses jambes d'homme ? Ses enfants vont-ils aussi le quitter ? Va-t-il rester seul sur la terre, plus seul qu'il ne l'a jamais été, avec ces quatre plumes d'autruche attachées à sa monture, et son cœur las, furieux et triste de l'avoir accompagné,

secondé en toutes circonstances, depuis les premiers jours.

Il ne lui restait plus que ce grand vent dans la figure et qui lui fouaillait la poitrine, ce *pampero* qui empêchait presque les chevaux d'avancer et les harcelait de ses mille lanières.

C'était peut-être la seule chose qui existât véritablement dans la nudité de la plaine, ce vent qui cherchait avec frénésie on ne savait quoi, derrière les herbes, les chardons, et les nuages, et maltraitait même l'horizon parce qu'il le fallait, parce qu'il le fallait !

Bigua avait dit au *capataz* qu'il possédait une autre estancia plus au nord. Il s'agissait d'une propriété dont il n'était pas bien sûr qu'elle fût encore à lui. Ne l'avait-il pas vendue quelques années auparavant par l'intermédiaire de son notaire ? Elle devait se trouver à une vingtaine de lieues de là, non loin de Rivera. Quel était le nom de cette estancia ? « Santa Teresa », Bigua le croyait, sans en être certain. Il ne voulait demander le renseignement à personne, comptant sur quelque hasard pour l'informer.

Au petit trot de son cheval, il pensait maintenant l'oisiveté de tant de gens, à tous ceux qui n'ont rien faire aujourd'hui comme hier et qui s'ennuient et regardent leur montre ou leurs mains et trouvent encore qu'ils ont deux heures à perdre. A ceux qui se présentent chez leur banquier, et il n'arrive jamais que le caissier leur dise : « Vraiment, vous avez besoin de tout cela ? »

Il allait gagner sa vie. Pendant plus de dix ans, puis qu'il avait quitté l'armée, il avait vécu de ses études. Ce mot le froissait aujourd'hui plus que jamais, et, dans la force de l'âge, lui qui avait cherché il ne savait quelles étranges occupations pour passer les temps, pour avoir la force d'aller du jour à la nuit et de la nuit au jour. N'en était-il pas arrivé à coudre régulièrement à la machine, à adopter, à voler des enfants !

Il aurait maintenant des choses absolument précises à faire, d'une utilité immédiate. Il lui faudrait montrer l'exemple à ses fils.

— Nous allons faire la vraie, la dure vie des gauchos, dit-il à ses trois garçons. Ne confondons pas avec

ce que l'on voit dans les livres d'aventures ou au cinéma ; ce sera très sérieux. J'ai de gros revers de fortune et il me faut vous avouer que cette estancia que nous quittons n'est plus à moi. J'ai confiance en vous, mes grands amis !

Les enfants le regardèrent avec une expression de véritable gratitude et peut-être une certaine envie de rire refoulée que Bigua crut remarquer dans leurs yeux, le reste du visage demeurant très sérieux.

Les traits de Bigua s'étaient durcis. Ils sentait qu'il lui fallait faire un exemple et, rencontrant un tatou, il le tua, et du sang sauta sur sa manche. Il attacha la bête à sa selle et on la voyait qui allait de droite et de gauche, obéissant aux mouvements du cheval, avec l'indifférence de la mort.

Bigua allait devant, peu fier de son « exemple ».

Les voici qui arrivent dans une propriété. De loin, ils ont vu une assez belle maison peinte en rose, et de la vigne grimpante tout autour. Et devant, un puits, la margelle.

Le chien Pampa les suivait toujours.

Et les chiens de l'estancia n'en finissaient plus d'aboyer.

— Taisez-vous, chiens. Silence !

— Señor, j'ai entendu dire qu'on avait besoin d'un péon ici ? Est-ce vrai ?

— Oui.

— Je viens m'offrir. Je connais les travaux des champs.

— Vous n'êtes plus tout jeune.

— J'ai 45 ans. Mais si vous avez un cheval à dresser, donnez-le moi. Vous verrez si j'en fais mon affaire.

— Et ceux-là ?

— Ce sont mes enfants. Je réponds d'eux.

— Mais, mon pauvre ami, que voulez-vous que je fasse de trois enfants si jeunes ?

— Ils travaillent aussi. Ils sont vaillants.

On proposa à Bigua une piastre par jour pour lui et les enfants.

— Nous ne travaillons pas à moins d'une piastre et demie, dit Bigua avec sévérité.

— Nous n'avons pas besoin de vous, dit le patron.

Voilà Bigua qui remonte à cheval, suivi de ses trois fils.

On lui offre de passer la nuit là.

Bigua n'accepte pas.

Ils couchèrent sous les étoiles, les dures étoiles qui s'obstinent à ne pas vouloir se mêler des affaires humaines.

Le lendemain, ils se présentèrent dans une autre estancia.

En le voyant arriver, avec ses cheveux blancs, on voulut prendre Bigua comme cuisinier de l'établissement. Bigua s'y refusa, froissé plus que la veille, et repartit.

Le chien suivait toujours, et, souvent, interrogeait le groupe du regard, comme si, chaque fois, il voulait en savoir davantage sur ce qui venait de se passer et ce qui allait advenir.

On devait bientôt arriver devant une barrière et les enfants filèrent à toute allure, chacun voulant l'ouvrir devant Bigua.

Bigua passa.

Les voici maintenant tous quatre sur la large piste. A quelles formes, humaines ou non, vont-ils se confier ce soir ?

Pistes de l'Amérique, où allez-vous ainsi dans votre grand mutisme ? Et ce grand cheval bai de Bigua et ces trois poneys, où vont-ils ?

Ils arrivèrent, non loin de la frontière brésilienne (mais aucun d'eux ne savait que le Brésil, l'immense Brésil, fût si proche, nul poteau indicateur, nulle mention de village ni de propriété depuis le départ de l'estancia Desposoria) ; ils arrivèrent dans une estancia à plusieurs heures de cheval de la gare la plus proche.

La patronne, une Belge, veuve, grasse, rousse, qui n'était pas loin de la quarantaine, le maté à la main comme une créole, se tenait dans un bois d'eucalyptus, derrière une maison et trois ou quatre ranchos.

Bigua, pris d'une subite inspiration, lui dit en français :

— Madame, n'auriez-vous pas besoin de personnel, d'un *capataz* ? Nous voulons travailler dur, ces jeunes gens et moi.

— Et d'où sortez-vous ainsi ? dit la femme impassible. Quelles références avez-vous ?

Alors, sans qu'il sût comment cela se faisait, Bigua avoua ce qu'il se proposait de cacher :

— Madame, nous avons eu des revers de fortune mes enfants et moi, et je vous dirai volontiers mon vrai nom en vous demandant le secret le plus absolu : colonel Philémon Bigua. Voici mes papiers. J'ai habité la campagne pendant de longues années et sais diriger les travaux d'une estancia.

— Entrez, dit la Belge.

L'allure de Bigua, la présence de ces enfants, l'air d'honnêteté qui se dégageait du bizarre petit groupe et l'entourait l'avaient rassurée presque immédiatement.

— Et où avez-vous appris le français ?

— Oh ! nous avons habité Paris pour affaires, un certain temps. Je suis retiré depuis longtemps de l'armée.

— Vous passerez toujours la nuit ici. Demain je vous donnerai une réponse.

IV

Le soir même, Bigua apprit par les péons que le capataz de l'estancia était parti depuis peu et, le lendemain, la Belge manda le colonel près d'elle.

— J'ai du bétail *orejano* (1) que je viens d'acheter au Brésil. Sauriez-vous diriger l'opération de la marque ?

— Je marquerai moi-même, dit Bigua, sous les yeux grands ouverts de ses trois garçons.

— Eh bien, je vous prends tous à l'essai, vous et les petits. Ils vous aideront.

Bigua était ravi. La place lui paraissait très sérieuse.

Durant les jours qui suivirent, il craignit toujours de ne pas en faire assez et sellait lui-même son cheval. C'était souvent lui qui ramenait à toute allure le taureau ou le veau échappés du bétail en marche. Il lui arrivait aussi d'arracher la peau des bêtes mortes,

(1) Bétail non marqué et à demi sauvage.

travail auquel il avait été habitué, dès son adolescence.

Parfois, avant l'aube, alors qu'il était encore mal éveillé, Bigua se disait dans un demi-rêve, comme autrefois :

— Eh bien, on paiera ce qu'il faudra ! Je n'en suis pas à ça près !

Puis, se ravisant, il s'en voulait de son manque de mémoire :

— Je suis pauvre comme un nuage, pensait-il.

Il se réveillait complètement. Dehors, c'était le petit jour de la pampa, le jour qui repoussait les rêves dans leurs lointains respectifs.

Il fallait s'habiller, travailler aux champs. Et réveiller déjà ces trois enfants qui n'avaient certainement pas assez dormi.

Il pensait aux vaches qu'il aimait presque religieusement, parce qu'elles lui rappelaient ses jeunes années. Il lui semblait qu'elles le reconnaissaient et ne le perdaient pas de vue quand il galopait dans la campagne. Et il faudrait bientôt les marquer, une à une. Dans des conditions absolument primitives, au fer rouge.

Vint le terrible jour. De loin, Bigua l'avait entendu qui s'avavançait.

Un homme dont les larges pantalons, relevés à mi-jambe, laissaient voir des caleçons roses décolorés, enfouissait dans de la graisse, puis de la braise, l'extrémité de la tige de fer portant une figure en relief : la marque. Il tendait ensuite la tige à Bigua.

— Allons, il ne s'agit pas de tergiverser. C'est le tour de ce bœuf gris et non pas d'une bête hypothétique ou quelconque. Il s'agit de celle-là qui est devant toi et que tu pourrais caresser en te penchant un peu.

Le bœuf, brûlé à la cuisse, sortit, horrifié, de sa torpeur et mugit.

— A un autre ! à un autre ! pensait Bigua, cependant que la veuve Boërmans, assise dans un fauteuil de jardin, tricotait à une certaine distance, tout en jetant parfois un coup d'œil sur les bêtes que Bigua marquait.

Une vache jaune et poussiéreuse se démenait furieusement, risquant de se casser les pattes contre les

planches de l'étroit couloir où elle était enfermée avec quelques autres bêtes.

— Cette sauvage n'a jamais vu un homme de si près. Et voilà que j'ai quitté Paris pour qu'elle comprenne ce que c'est que le feu !

La vache, sous le fer rouge, s'allongea dans une dernière espérance, comme si elle eût voulu se briser en deux, sauver du moins la partie antérieure de son corps. Quel beuglement ! Et elle se retrouve tout entière autour d'une même brûlure. On ouvre la barrière à l'extrémité du couloir. Un coup de cravache : la bête bondit, tournant plusieurs fois la tête effarée, de droite et de gauche, dans un galop saccadé, vite arrêté par la présence du bétail déjà marqué.

C'est le tour d'un tout jeune taureau qui a réussi à se retourner après plusieurs minutes de sourde bataille contre les parois du couloir. Il veut s'enfuir par le côté où il est entré, mais se heurte à des planches solides, et tombe. C'est à terre que Bigua, avec une suprême tranquillité, lui brûle la cuisse.

Le couloir est vide. On y fait de nouveau entrer du

bétail qui se rue, poussé par les péons, se culbute, se tasse.

Un vieux taureau noir et blanc, aux cornes largement ouvertes, les domine. Dans ses yeux fixes, une grande flamme lui vient, en ligne droite, du fond de sa jeunesse. Autour de lui, tressaillements, attente, attente, attente, coups de pattes et de cornes contre les parois du couloir. Chaleur des bêtes toutes proches. Flancs grossiers, mufles, souffles et mamelles, cuirs, cuisses souillées. Queues, balanciers angoissés. Bave pendante, souffles, mufles.

Bigua s'en prend à une vachette fiévreuse, aux côtes proéminentes. Oui, c'est à elle qu'il en veut. Et voilà que la marque n'est pas claire, de l'avis de tous. Il faut en refaire une. Qu'elle est grande, celle-ci ! odeur de poil et de chair brûlés. La bête défaille au sortir du couloir infernal.

Bigua, cela ne te regarde pas. Veux-tu ne pas regarder !

Un péon tord la queue de la vache dans ses mains brunes de toutes ses forces. Il lui donne le choc qui la

fera se dresser. Elle se lève tant bien que mal et demeure là, hébétée, le cou bas, les paupières de plomb.

Le vieux taureau noir et blanc est resté seul dans le couloir. Avec sa tête très importante et ses larges cornes il a l'air d'un taureau sacré et semble n'avoir rien compris à ce qui a été fait jusqu'alors. Ses yeux distraits disent que tout cela ne le concerne pas. Il ne s'inquiète que de quelques mouches qui le piquent et les chasse de sa queue, sévère.

Un péon explique à Bigua qu'il ferait bien de profiter de l'occasion pour châtrer le taureau. Il est trop vieux maintenant pour avoir une descendance utile. Et déjà, un jeune Italien, spécialisé dans ce travail. aiguise son long couteau et son sourire.

Pour immobiliser la bête, on lui maintiendra l'encolure dans une sorte de carcan. Mais, comment faire avec ces cornes, trop larges ? On va les scier. De l'une d'elles, coupée trop bas, un mince filet de sang jaillit. Enfin, la tête du taureau est solidement maintenue. Et presque aussitôt, dans un galop d'épouvante, le ventre ensanglanté.

C'est Bigua, voyant que le péon n'en finissait plus d'aiguiser son couteau, qui le lui avait arraché des mains, et, lui-même, d'un seul coup...

La Boërmans s'était approchée depuis quelques instants. A ses lèvres et dans ses yeux, un sourire sauvage que Bigua ne lui connaissait pas.

— Mais vous êtes infatigable, colonel, dit-elle.

Au crépuscule, les mugissements, par centaines, des bêtes marquées et des autres, attendant leur tour, formaient, au-dessous du ciel qui commençait à s'étoiler, un voile toujours déchiré et renaissant de douleur animale, douleur barbare, et déjà monotone.

Après dîner, Bigua se sentant fiévreux et sans sommeil, alla faire seul un tour dans la campagne avant de se coucher.

La terre, tendue tout le jour sous la chaleur, comme les cordes d'un violon, se relâchait un peu dans la fraîcheur nocturne.

Au loin, beuglant parmi une infinité de lucioles, quelques vaches cherchaient encore leurs veaux, perdus dans le désordre de la marque.

Un peu apaisé par le calme des étoiles, Bigua, au bout d'une heure de marche, rentra dans les ténèbres de sa chambre, dont la porte était restée grande ouverte.

Dès le seuil, il sentit un parfum à la rose largement répandu. (Un vendeur ambulant, un Turc, était passé quelques jours auparavant à l'estancia.)

Roucoulement dans le lit. Une forme bougeait là-dedans. Bigua fit un pas en arrière et, naïvement, mit la main à son revolver.

— Mon chéri, dit une voix, la seule voix de femme à deux lieues à la ronde. Si tu savais comme je t'attendais !

— Que fait là cette femme ? pensa Bigua qui, si invraisemblable que cela paraisse, ne comprenait pas encore ce qu'on lui voulait.

Oh ! elle est venue me chercher dans mon lit ! se dit-il enfin.

Que de fois n'avait-il pas pensé, durant son adolescence, qu'il trouverait volontiers une femme dans sa couche, en rentrant chez lui. Et voilà que cela lui arrivait maintenant, avec sa patronne, cette bourgeoise

de quarante ans, rouge, toujours mal coiffée et dont il n'aurait jamais pu supposer qu'elle pensât à l'amour.

C'était bien la voix de la Boërmans qui reprenait :

— Ah ! on se montre fier, colonel, à l'égard de sa pauvre petite patronne !

Bigua commençait de se déshabiller. On perçut le heurt léger de son revolver sur la table.

Il avait bien entendu dire que souvent, dans la campagne américaine, les gestes de l'amour ne sont pas précédés par des paroles ni des regards. Mais comment eût-il pu supposer que cette nuit-là justement, cette nuit de fer rouge et de lucioles...

Il comprenait pourquoi la Boërmans avait fait venir de la ville des lits de sangle neufs pour lui et les enfants et avait donné à ceux-ci une immense boîte de galletitas de Maria (1).

Cette femme les avait fort bien accueillis, lui et les siens, alors que personne ne voulait d'eux — cela il ne pouvait l'oublier.

Sans avoir prononcé un seul mot depuis qu'il était

(1) Biscuits portant le nom de Marie.

entré dans sa chambre, il prit résolument la femme de ses bras. Ses yeux le brûlaient comme s'il allait pleurer. Il sentait entre lui et la Boërmans sa propre volon-
tè comme une intruse, difforme, consciencieuse, abstraite. Et sa gratitude ! Et cette odeur d'eau de rose à mourir, à vomir ! Ah ! cela le gênait plus que tout le reste.

Et la femme dit :

— Demain, vous vous lèverez à l'heure que vous voudrez, mon petit. Vous avez dû avoir beaucoup mal avec toutes ces bêtes, cette après-midi, coloré. Par ces chaleurs ! Vous prenez votre ouvrage trop à cœur. Donnez-vous un peu de bon temps. La vie et l'amour, ce n'est pas si grave que ça !

Bigua pensa :

— Qui lui a appris à dire ces paroles ? Qui les souffle pour que je les entende ?

La Boërmans regagna sa chambre où elle s'endormit de tout son cœur satisfait.

Avant l'aube, Bigua qui n'avait pas fermé les yeux une minute, se leva plein de honte. Jamais il ne reparaitrait devant les yeux de cette femme.

Il réveilla les enfants.

— Chut ! nous partons. Ne faites pas de bruit !

— Mais pourquoi, pourquoi ? Qu'y a-t-il ? On est bien ici. Tu ne trouveras pas de meilleure place. Pourquoi aller encore rôder sur les routes ?

— Un jour vous comprendrez, dit Bigua à voix basse.

Il restait encore beaucoup de galletitas de Maria. Les enfants voulaient les emporter. On les leur avait données. Leur père, navré, s'efforça de les en empêcher. Mais les garçons s'en bourrèrent tout de même les poches et Bigua les entendait qui en mangeaient tout en s'habillant.

A une lieue de l'estancia, ils rencontrèrent un péon qui avait passé la nuit dans une propriété voisine. Le péon ne demanda rien, ne s'étonna de rien.

— Nous partons, dit Bigua, Adieu !

— Adieu !

L'homme s'éloigna du petit groupe. Et la distance entre eux se fit bientôt si grande qu'elle se confondit avec l'immensité même de la pampa aux yeux clos.

V

Depuis son départ de Montevideo, Bigua n'avait envoyé à sa femme et à sa mère que d'imprécises nouvelles.

Qu'avaient-ils de commun maintenant, lui et ses enfants, avec ses femmes qui vivaient bourgeoisement, dans leurs meubles, au cœur d'une ville sillonnée de rails de tramway et célèbre pour ses jolies femmes, son luxe, ses pâtisseries ?

— Loin des hommes, vivre loin des hommes des villes, se disait Bigua, mordre dans ton biscuit de fer, solitude.

Les rares gauchos rencontrés sur les pistes, les bêtes de la campagne n'attendaient pas à son désir d'isolement. Ils faisaient partie intégrante de la campagne américaine, de son mutisme, de son grand corps aveugle.

Il écrivit à Misia Cayetana et à Desposoria qu'il

repartait avec les enfants pour un voyage d'affaires, et pria qu'on lui adressât la correspondance à Rivera, poste restante. A quelques lieues de cette ville ils approchaient de la ferme Santa Teresa, dont il était peut-être encore le propriétaire

L'homme ne mit pas les enfants dans le secret et leur laissa croire qu'ils allaient simplement chercher du travail.

Sous l'avance des chevaux, le rancho grandissait.

Enfin, Bigua va savoir ! Cette terre, elle est belle, elle est peut-être à lui. Le sentiment de la propriété qui lui est d'ordinaire si étranger, voilà qu'il agite le vagabond avec violence.

Jusqu'au dernier moment, il n'a rien voulu demander à personne et se trouve fou maintenant de ne pas l'avoir fait. C'eût été si simple d'ouvrir la bouche, de prononcer de simples paroles humaines, de poser *la question*.

Et il avance toujours.

Bigua est confus d'attacher tant d'importance à la possession de cette terre. Si elle n'est plus à lui, tant

pis ! Il trouvera du travail. Il se sent fort. Les enfants se portent bien.

Alors, très naturellement, après avoir salué, il demande, son chapeau à la main, à une femme qui cousait dans le rancho :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire à qui appartient cette estancia ?

— A la veuve du colonel Philémon Bigua. Qu'il repose en paix !

— Je suis Bigua, dit l'homme, avec humilité.

— Oh ! señor ! Mille pardons. J'avais entendu dire qu'il était mort en mer. Nous sommes si loin de tout, ici, dans ce coin perdu.

— Et voici mes enfants, dit Bigua, d'une belle voix grave de vivant.

Après ces rudes jours de fatigue, ce bout de terre s'était donné à lui, comme de son propre mouvement.

JULES SUPERVIELLE

BRUITS DE CAFÉ

*Un peu de café après le repas fait
qu'on s'estime. Madame, c'est de
Villiers de l'Isle-Adam.*

(Conversations de la Nouvelle Athènes,
avant 1900.)

— De l'humeur dont je suis, ne venez pas me parler raison.

* * *

Dans nos livres, il y a trop d'appelé et trop d'élu.

* * *

Le bon écrivain est celui qui enterre un mot chaque jour.

* * *

— Du temps de votre jeunesse, on se moquait des penseurs. Ayons égard aux penseurs.

— Du temps de notre jeunesse, nous n'aimions pas les enherbeurs. Et si j'étais Cambronne, vous m'entendriez mieux.

* * *

— Soit. Respectons les penseurs.

Respect au maître. Honneur aux dames. Défense de cracher par terre.

Ainsi qu'on lisait sur un écriteau, dans les vieilles salles d'armes.

* * *

— Je respecte les penseurs. Pas ceux qui cultivent le genre penseur.

La pensée, oui, dans une belle chair. Une belle voix, dans un beau corps.

Aimez-vous mieux une belle garce qu'une sainte femme mal bâtie ?

* * *

— Mais pas la pensée qui tourne à vide et qui repart, et qui fait toutes les maisons sans trouver la bonne,

bernard-l'ermite de toutes les coquilles, insecte agile et désorienté, qui s'empêtre dans la vitesse et brouille longuement ses outils dans l'espace avant de se garer dans un fruit de la terre.

Pas le songe-creux. Pas le jargon.

* * *

— Qui dit cérébral ne dit pas nécessairement intelligent.

* * *

— Il y a une maladie chronique, une sorte d'impudisme de l'intelligence. Maladie critique, qui pousse des furoncles d'idées. Prurit des idées. Bourse aux timbres des idées. Maladie scolaire. Retour offensif du pion. Maladie bourgeoise. Pesante et sournoise comme la Grande Muette. Manœuvre de la tortue qui se pousse contre l'amour.

Œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. Et seulement pour faire des enfants. Et des idées.

* * *

Ces gens qui remuent des idées, toute la vie, comme des osselets, comme des boutons dans une boîte, avec un bruit de cailloux roulés sur la grève...

* * *

— En poésie, l'intelligence fait les commissions, porte les paquets, se renseigne et vient au rapport, fait les comptes, classe les petits papiers, choisit dans les lettres d'amour, téléphone et prépare le bain. Comme une servante jaune et noire auprès d'une belle maîtresse.

* * *

— La poésie prend la raison pour confidente. Elle fait confiance à cette fille, sèche, entendue et qui sent la fourmi, qu'elle a sauvée de l'anémie pernicieuse, et qui la sert fidèlement.

* * *

— On dit avec tristesse : Il est intelligent. Du

même ton qu'on dit d'une femme laide : Elle a de beaux cheveux.

* * *

— Dans l'homme du second degré, le penseur, c'est le bourgeois.

* * *

— Présomption de l'intelligence. Empiètements épileptiformes. Délires intervallaires. Avances d'hoirie précipitées. Chien qui tourne en rond pour se mordre la queue. Gosse qui monte sur une chaise pour se mordre le front.

Bavardage de l'esprit. Niveau d'eau qui cloque. Boussole affolée. Joueur pressé de gagner qui a un train à prendre et secoue rageusement les dés dans leur cornet. Chorée de la tête.

* * *

L'intelligence en tant qu'aptitude spéciale, locale, pas mieux qu'une autre. Pas de maîtrise générale.

Une glissoire sinueuse où la vitesse vous entraîne,

ricoché et fait malgré vous ses figures, décroche vos voitures l'une après l'autre, et part toute seule.

* * *

— Il faut d'abord se laisser faire, accueillir, laisser porter, donner table ouverte. Ensuite organiser, manœuvrer, trier.

* * *

Je n'aime pas l'intelligence pure, pepsine qui se digère elle-même.

J'aime l'intelligence qui colle au substantiel, aux contours du travail, aux secrets de l'amour.

J'aime l'intelligence qui fait effervescence avec les choses.

J'aime l'intelligence qui mange de la viande.

* * *

— L'intelligence qui vit d'elle-même thésaurise. Elle dessèche comme l'avarice.

* * *

— L'intelligence, comme le radium, combat des cancers ou les produit.

* * *

— Mais vous fouillez dans la cellule, et vous ne trouvez jamais dans le noyau qu'un certain M. Durand, qui vous dit n'avoir pas qualité pour traiter.

* * *

— Vous faites le ménage de l'univers avec les ustensiles du raisonnement. Bon. Vous arrivez à une saleté bien rangée.

* * *

— L'intelligence tend au complet. Si elle commence, il faut qu'elle ne s'arrête qu'elle n'ait bouclé la sphère. Je ne veux pas qu'elle aille en zigzag.

Faire le complet de quelque chose, la grande culture n'y suffit pas, qui n'a pas le temps de tout

embarquer. Il y a bien son système de ramener tout à quelques questions. Mais, honnêtement, je devrais connaître les entours, de proche en proche, et, de cercle en cercle, connaître tout.

Pour parler décemment de Dieu, pour hasarder la moindre explication du monde, peut-être faudrait-il savoir tous les métiers, la verrerie, la céramique, les procédés de la teinturerie, le bon assemblage à queue d'aronde, le gravure au sucre, le manuel Roret, tous les commettants, toutes les pratiques.



Hegel : La nature est un système de moments qui procèdent nécessairement les uns des autres, et dont chacun est la vérité de celui dont il résulte.

Spinoza : Un corps qui est en mouvement ou au repos a dû être déterminé au mouvement ou au repos par un autre corps, lequel a été déterminé au mouvement ou au repos par un troisième corps, et ainsi à l'infini.

— Je crois que te voilà rivé ?

* * *

— Alors, mieux vaut être poète, c'est-à-dire agir.

* * *

— En art, il faut croire avant d'y aller voir.

* * *

— En art, il faut que la mathématique se mette aux ordres des fantômes.

* * *

— Il y faut faire sa matière soi-même. Comme un pianiste fait sa sonorité.

* * *

— Poètes, on nous dénie la pure matière, comme en peinture, comme en musique...

* * *

— Quand tu lis un livre, pèse les mots, regarde les objets qu'ils veulent représenter, joue au furet derrière l'auteur, en gardant toujours tes distances, fixe rapidement ses rapports, et tu auras bientôt ses mesures, en tenant compte des tolérances.

* * *

— On me reproche mes variations. Mais on n'écrit pas un poème comme des mémoires, et des maximes comme des cauchemars.

* * *

— J'écris pour mettre de l'ordre dans ma sensualité.

* * *

— « Au commencement fut le verbe. » Les idées sont les parasites du verbe.

Les idées sont une maladie de la parole. Une noix de galle sur une épissure.

Il faut faire des mots les phagocytes de toutes ces idées inorganiques.

* * *

— Les lourds faits providentiels font venir, comme un aimant, les idées que vous croyez mouvoir. Ils jouent le rôle d'agents provocateurs.

* * *

Règle-toi, pour être délicat et fort, comme un marteau-pilon qui bouche une bouteille au ras du goulot sans le toucher.

* * *

— Les idées sont des vêtements sur mesures qu'on a fait passer dans la « confection ».

*
* *

— Vos idées, dans leurs rapports, sont des affiches mal repérées.

*
* *

— L'intelligence est un capitaine qui est toujours en retard d'une bataille.

Et qui discute après la bataille.

*
* *

— L'intelligence, en art, équivaut à recourir, pour plaire en amour, aux artifices de l'esprit.

*
* *

— L'intelligence qui vit sur elle-même pousse les pâles fruits des unions incestueuses.

* * *

— L'intelligence appliquée à elle-même me fait penser à M. de Crack, qui essayait de se tirer d'un marécage en se soulevant par sa perruque.

* * *

— Ne vous obstinez pas à croire qu'expliquer tend à définir.

* * *

— Etre intelligent, c'est percer le fût, aveuglément, comme un gabelou. Non pas tourner autour et tâcher de savoir.

— Nullement. C'est planer, entourer, repérer dans l'ensemble, envelopper de passes, circonvenir : Orphée à rebours.

* * *

— Le centre de gravité de la tradition se déplacera sans cesse, comme le centre des villes et celui des plaisirs. Impossible d'en fausser l'axe en l'endormant au XVII^e siècle.

* * *

— Il faut que les mots soient nourris par en dessous. N'espère pas de hâter leur pousse en tirant leurs feuilles.

* * *

— En art, c'est-à-dire en amour, il faut que l'intelligence suive, comme un suiveur suit une femme avec l'idée de l'entretenir.

* * *

— L'intelligence, en poésie, joue le rôle d'une institutrice pour courtisanes.

* * *

— Vous ne parviendrez au sens intime des choses, et vous n'y ferez parvenir les autres, qu'à la condition d'en posséder le corps, et d'être là-dessus d'une indiscretion savante et dosée.

* * *

— L'art ne sera que là où vous saurez percevoir, et faire apercevoir, la solidarité haineuse qui lie l'être et le vivre.

* * *

— Nos professeurs nous parlaient du soleil de la Grèce avec l'accent de la nuit de la cave, et l'odeur d'un vieux pigeonnier.

* * *

— La mode est une fille à qui sa mère peut survivre.

* * *

— Mallarmé cherche à ganter le plus juste possible. Il met quelquefois deux doigts dans le même.

* * *

— Certains voyageurs me font penser à ces noceurs qui changent constamment d'établissement pour fuir un ennui qui les travaille comme une puce : l'autre ne les lâche pas comme ça.

— Le voyage et l'ennui sont à l'intérieur.

* * *

— La poésie affine l'intelligence comme une jolie femme affine l'homme de son mariage de raison. Elle lui apprend la peinture et la musique...

* * *

— Travail poétique.

— Des corps simples reconstitués.

— Des précipités.

— La plus grande collection de faits digérés dans la plus étroite synthèse.

— Le plus grand nombre de faits ramenés au plus petit nombre de lois.

— Quelques réciproques sont vraies.

* * *

— La poésie, cette vie de secours où l'on apprend à s'évader des conditions du réel, pour y revenir en force et le faire prisonnier.

* * *

— La seule prestidigitation qui ne soit pas truquée.

— Le seul rêve où il ne faille pas rêver.

— Le point où la prose décolle.

— Une leçon de choses chantée.

* * *

- Une forme jésuitique de l'intelligence.
- Un pieux mensonge.
- Une politesse rendue à Dieu, avec un mot du cœur en plus.

* * *

- La poésie bat la logique comme Polichinelle bat le commissaire.

* * *

— Ce qui m'irrite dans Annunzio, dans Barrès et dans quelques autres bellâtres de lettres, c'est qu'ils ne peuvent pas se passer du luxe, du luxe tout fait, du luxe d'argent, du luxe mythique. Ils ne peuvent rien faire avec rien, ils ne peuvent rien faire tout seuls. Ils sont incapables de construire sur un fonds modeste. Il leur faut vraiment ce qu'il y a de plus cher, et que ce soit prêt à porter. Ils croient encore à la hiérarchie des sujets, des classes, des noms propres, des légendes. Ils ne parlent qu'aux officiers. Ils font

de l'œuvre une sorte de Cour. Ils ne conçoivent pas que le seul sujet soit l'écrivain même, s'il est un homme. Il leur faut des héros, des sites, des villes d'art, des chefs-d'œuvre, de vieilles renommées, des partis célèbres, de riches mariages d'art. Il faut que la besogne, il faut que l'art aient été fondés par les autres, comme les belles fortunes et les bonnes maisons l'ont été par les ancêtres. Ils sont les fils des œuvres des autres. Ils sont les fils à papa de l'art.

Ils n'aperçoivent pas qu'on peut faire des miracles avec de toutes petites choses, avec le médiocre, avec l'anonyme. Ils ont bien l'air de ne pas savoir que les enfants font de grands voyages dans une petite caisse, jouent au chemin de fer avec une bobine, construisent un moulin avec une noix vide et rêvent là-dessus les plus beaux poèmes. Comment donc ont-ils joué, s'ils ont jamais joué, quand ils étaient petits ?

Je ne les vois pas loin de ces entripaillés qui n'ont de regards que pour les femmes en vue, les filles cotées, les pralines officielles, sans jamais voir la beauté qui passe, inclassable et mystérieuse.

* * *

— Ils me dégoûtent tous. Les uns veulent nous faire prendre pour de l'énergie, pour de l'enthousiasme ou de la probité, leurs cris, leurs gesticulations, leur bave de gens qui ne vivent que l'écume à la bouche. Si on pouvait chercher dans leur circulation, on y trouverait trois haricots rouges.

Les autres, leur petite nature, leur indigence, leur sang de navet, pour le goût le plus dépouillé. Ils sont privés, et ils veulent nous faire croire qu'ils se privent. Ils n'ont pas de quoi se nourrir, et ils mettent l'art à la diète. C'est le renard ayant la queue coupée.

* * *

Le psychologue : une crème de menthe qui voudrait passer pour une absinthe.

* * *

— Impossible d'écrire comme tout le monde.
C'est-à-dire comme ces gens-là :

Les puristes : La tendreté de cette femme l'inclinait à la donaison.

Les archaïsants et les basochiens : Encore bien même que de la façon je n'appréhende point d'inférer de ces prémisses qu'il faille controuver ce que de droit, je ne veuille point y croire.

Les académistes : Assez ironique pour être timide, assez timide pour être ironique, c'était un homme brave et un brave homme, etc.

Ah ! nn... nnon, par exemple !

Deux fois, une petite !

* *

— L'intelligence fixe le fait. Puis elle l'abrutit pour le faire entrer dans son système, comme la Chinoise abîme ses pieds dans ses brodequins.

* * *

— La raison, quand elle pique une crise, flanque à la poésie toutes sortes de maladies pour l'empêcher d'être belle à trop bon compte.

* *

— Le meilleur poème en vers réguliers sera le moins farci de remplissage. Mais il y en aura toujours.

* *

— Vous êtes des badauds qui avez besoin d'emboîter le pas à un régiment, que vous prenez de bonne foi pour un poète.

Moi, j'aime mieux les passants.

* *

— Le vers régulier n'est qu'un cadre, où vous ne vous faites pas faute d'encadrer des navets.

Mais ne vous dites pas que le cadre vous protège.

* *

— Si le vers régulier vous abîme les pieds, faites-

vous un vers à votre mesure. Mais ne faites pas de la bromhydrose.

* * *

— Je me suis fait un vers libre régi par l'alexandrin. Je ne rime pas quand je veux ne pas rimer.

Représentez-vous le poète consultant soucieusement son dictionnaire de rimes. Et je vous défie de dire que les plus grands poètes n'ont pas marqué ce pas ridicule. Amour, tambour, virole, variole, mélange-t-on, Melanchton, vieillard en sort, hareng saur.

Sur ce pénible temps d'arrêt, le front du poète apparaît sur l'écran comme le fessier du vers régulier.

* * *

— Victor Hugo est un immense poète quand il ne fait pas d'effets avec son métier. Quand il ne fait pas rouler ses muscles comme à la parade, chez Marseille.

Quand il ne se donne pas de grands coups de poing dans le caisson, comme fait le gorille avant d'attaquer le chasseur.

* * *

Baudelaire est un faiseur de miracles, quand il ne met pas à son cœur un suspensoir d'un goût détestable. Quand il ne grimace pas comme un nègre blanc malade de la poitrine.

* * *

— Besoins occidentaux. Besoins croissants d'accélération, de jugements rapides et provisoires. Course aux conclusions bâclées. Ressac d'une salle de machines. Jet précipité, granité, d'une fabrique de comprimés, dans les idées et dans les actes. Tout ce qui saute sur la connaissance comme une tique, tout ce qui court au besoin de savoir, de savoir tout de suite, et d'en finir, arrache l'homme, par sac-

comes de plus en plus dures, à l'égalité d'esprit qu'il faut pour produire, au loisir, à la lenteur, à la caresse profonde, et le tire de plus en plus loin de toute sorte de grâce.

LÉON-PAUL FARGUE

